

Cahiers de l'Immuable

Revue / 1975-1976



Ci-contre:
Jacques Lin et Gisèle Durand,
Le Serret, 1973-1974.

© Thierry Boccon-Gibod

1. Les *Cahiers de l'Immuable*/1, 2 et 3 édités par la revue *Recherches* portent chacun un titre : n° 18, avr. 1975 : « Voix et voir » ; n° 20, déc. 1975 : « Dérives » ; n° 24, nov. 1976 : « Au défaut du langage ». Dans les notes qui suivent, et par souci de concision, nous faisons uniquement référence au titre générique *Cahiers de l'Immuable* assorti du numéro 1, 2 ou 3.

2. Voir à ce sujet le texte d'Anne Querrien ; *infra*, p. 1225.

3. *Cahiers de l'Immuable*/3, p. 16 ; *infra*, p. 956.

En avril 1975 parurent *Nous et l'Innocent* et le premier des trois *Cahiers de l'Immuable* édités par la revue *Recherches*¹. Ce premier numéro fut rapidement épuisé (il s'en vendait cent par mois) et réimprimé. Les deux autres parurent en décembre 1975 et en novembre 1976. Leur publication résultait de l'initiative d'Anne Querrien pour le compte du Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelles (Cerfi)². Le contrat passé avec le ministère de l'Équipement attribua au réseau une somme de cent mille francs et chargea Isaac Joseph du travail éditorial. La mise en page fut assurée à distance par Deligny et Florence Pétry, responsable de *Recherches*. Le propos des *Cahiers* était de rendre compte de la vie du réseau et de la pensée de Deligny pour ainsi dire en temps réel. Un quatrième cahier fut envisagé (puis abandonné) sur le thème individu et sujet, à partir de la correspondance avec Louis Althusser. Deligny écrivait constamment. Il s'engageait avec Isaac Joseph dans la rédaction de sa première autobiographie, *Le Croire et le Craindre*. Renaud Victor achevait le montage de *Ce Gamin, là* au même moment. Les premières projections eurent lieu à Grenoble, puis à Paris dans le circuit commercial, en janvier 1976. Du fait de la nouvelle publicité donnée aux idées et au travail de Deligny, le nombre d'enfants en séjour dans les Cévennes se multiplia. Les *Cahiers de l'Immuable* furent réalisés dans cette époque d'effervescence, entre l'écriture et la pratique des cartes que Deligny considéra comme sa seule véritable « trouvaille ».

Le premier des trois *Cahiers de l'Immuable*, intitulé « Voix et voir » s'ouvre sur un chapitre consacré aux cartes. En forme d'épigraphe, le « tracer d'avant la lettre » de Janmari : Deligny inscrit son écriture – et toute possibilité d'écriture – dans les cercles répétés de l'autiste. Le cercle est la métaphore de la clôture autistique et la « vingt-septième lettre de l'alphabet », une « non-lettre³ » ouvrant d'infinies perspectives sur l'humain primordial. Tracer (à l'infinifitif), écrire, transcrire, sont donc de la même espèce. Le travail cartographique avait commencé en 1969, dans des circonstances devenues depuis légendaires :

Jacques Lin a vingt et un ans; il campe dans l'île d'en bas avec trois ou quatre enfants autistes; un jour, pris d'angoisse et d'impuissance devant la violence de leurs comportements, il consulte Deligny; au lieu de l'inciter à parler, celui-ci lui suggère de transcrire les déplacements des autistes. Le principe est simple, pour une part inspiré des séances de dessin avec Yves G., dans l'Allier en 1958 («il est probable que les cartes de maintenant ricochent de ces chèvres-là⁴»). Deligny place sur le même plan le monologue vide d'un psychotique et le réflexe de verbalisation chez un adulte «normal». Dans les deux cas, il *canalise* le langage dans le geste et dans la trace.

Avec le temps, la pratique des cartes se systématisa et s'étendit à l'ensemble des unités du réseau. Elle faisait désormais partie intégrante de la vie des aires de séjour. La proposition s'adresse aux «présences proches», indépendamment de tout savoir faire: il s'agit de transcrire les trajets des enfants autistes, soit sur l'instant, en suivant des yeux leurs déplacements, soit de mémoire avec la marge d'interprétation induite par la reconstitution (la différence entre les deux opérations n'a jamais été soulevée; preuve que les tracés privilégient l'impulsion gestuelle – comme substitut du langage – sur l'exactitude documentaire, ou qu'ils font de la première l'enjeu de la seconde). Les cartes étaient ensuite collectées par Gisèle Durand et apportées à Deligny, qui ne quittait pas son atelier⁵. Ensemble, chaque matin, ils étudiaient les traces, la forme des détours, les coïncidences entre les trajets des adultes et des enfants, les points dans l'espace où ceux-ci s'immobilisent ou se balancent, l'effet sur leurs trajets d'un événement nouveau ou imprévu. L'image globale des premières cartes s'apparente à celle d'une résille: plus serrée là où les trajets se concentrent (autour de l'abri, de l'établi, du coffre à nourriture), plus lâche à l'écart. L'analyse du découpage spatial (Deligny parle de «segments») permet de préciser les procédés de transcription. Un vocabulaire naît de l'observation: lignes d'erre, chevêtres, nous autres-là, Y, corps commun, orné, fleurs noires.

Les lignes d'erre sont tracées sur des calques; les calques superposés sont placés sur une carte de fond qui figure l'aire de séjour sous la forme d'un plan, d'un schéma ou d'une description associant signes abstraits et dessins illustratifs (objets, ustensiles, bancs). Le temps de l'observation est évoqué par le «cadran des heures». L'image mouvante obtenue par la superposition (ce que Deligny appelle «battre les calques») restitue les variations des déplacements ainsi que les vibrations, les élans: «Le Corps commun n'est pas un cadastre. C'est un ensemble de moments où l'émoi n'est pas pour rien.⁶» Le geste de tracer, comme le corps tracé, est commun, a-subjectif, la main attentive à ce qui échappe au regard. «Les cartes? Il s'agit d'apprendre à voir ce qui ne nous regarde pas, je veux dire ce qui n'intéresse pas, à première vue, ni "je", ni "il".⁷» Jean-Paul Sartre formulait la même idée en note d'un texte sur Francis Ponge: «Tant que Dieu vivait, l'homme était tranquille: il se savait regardé. Aujourd'hui qu'il est seul Dieu et que son regard fait éclore toute chose, il tord le cou pour essayer de se voir.⁸»

4. *Cahiers de l'Immuable*/3, p. 5; *infra*, p. 945.

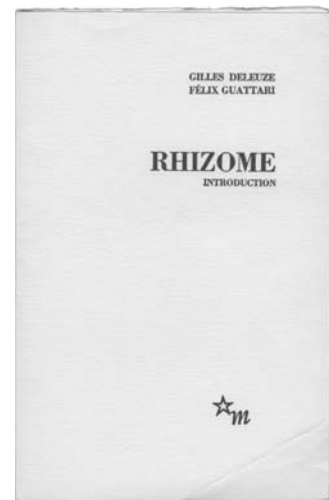
5. Le 23 juin 1975, Deligny écrit à Isaac Joseph: «Et puis je suis sur le point de quitter ce lieu pour le grand atelier. Ces changements de lieu, c'est pas rien. C'est déterminant. À chaque fois, la petite mort.»

6. *Cahiers de l'Immuable*/3, p. 11; *infra*, p. 951.

7. *Cahiers de l'Immuable*/1, p. 45; *infra*, p. 849.

8. Jean-Paul Sartre, «L'homme et les choses», paru dans *Poésie* 44, et repris dans *Critiques littéraires. Situations*, Paris, Gallimard, Folio/ Essais, 1947, p. 277.

Deleuze et Guattari publièrent *Rhizome*⁹ en 1976, l'année de la parution des *Cahiers de l'Immuable*; leur critique de la psychanalyse s'appuyait directement sur l'invention de Deligny. Celui-ci écrivit à Isaac Joseph: «Vous y verrez les cartes guattarisées...¹⁰» Deleuze y revint quinze ans plus tard, dans un texte intitulé «Ce que les enfants disent»: «Rien n'est plus instructif que les chemins d'enfants autistes, tels que Deligny en révèle les cartes, et les superpose, avec leurs lignes coutumières, leurs lignes d'erre, leurs boucles, leurs repentirs et rebroussements, toutes leurs singularités. [...] Une conception cartographique est très distincte de la conception archéologique de la psychanalyse. Celle-ci lie profondément l'inconscient à la mémoire : c'est une conception mémorielle, commémorative ou monumentale, qui porte sur des personnes et des objets, les milieux n'étant que des terrains capables de les conserver, de les identifier, de les authentifier. [...] Au contraire les cartes se superposent de telle manière que chacun trouve un remaniement dans la suivante, au lieu d'une origine dans les précédentes: d'une carte à l'autre, il ne s'agit pas de la recherche d'une origine, mais d'une évaluation des *déplacements*.¹¹»



À droite:

Rhizome, édition originale, 1976.

© Editions de Minuit

«Les choses qui me viennent à l'esprit se présentent à moi non par leur racine, mais par un point quelconque situé vers leur milieu. Essayez donc de les retenir; essayez donc de retenir un brin d'herbe qui ne commence à croître qu'au milieu de la tige, et de vous tenir à lui.» Kafka, cité par Deleuze et Guattari dans *Rhizome*.

9. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Rhizome*, Paris, Minuit, 1976. Le texte de *Rhizome* est repris dans *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980.

10. Lettre à Isaac Joseph du 14 mars 1976.

11. Gilles Deleuze, «Ce que les enfants disent», *Critique et Clinique*, Minuit, 1993, p. 83-84.

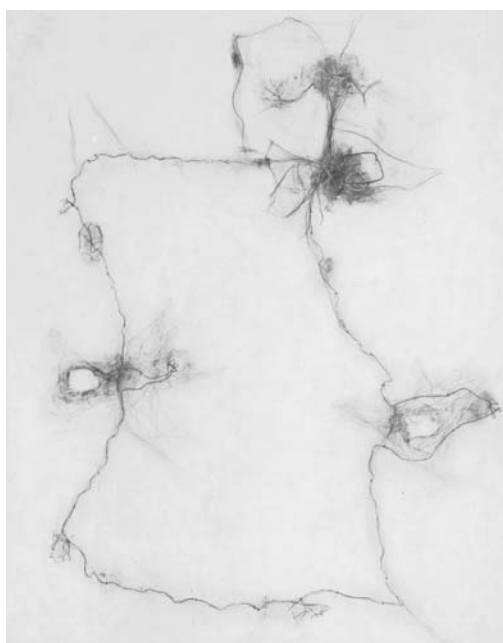
12. *Cahiers de l'Immuable/3*, op. cit., p. 89; *infra*, p. 1029.

13. «Quand le bonhomme n'y est pas. Cahier journal d'une tentative», à paraître aux éditions L'Arachnéen.

14. Voir les cartes *infra*, p. 818-819; et pour les trajets de Denis H., p. 1068-1069.

Deligny avait pressenti la fin des cartes dès 1976. Il en fit part dans le texte pour le congrès de Milan sur la Folie, repris à la fin des *Cahiers/3*. Les «mots-palets» lancés dans la marelle des cartes, disait-il, s'étaient mis «à vouloir dire, à savoir ce qu'ils veulent dire. Il faut les mettre à dégorger. [...] Ils se bloquent comme ça peut arriver à un genou, à une hanche. Ce qui m'est arrivé d'appeler le «corps commun» se soude d'un peu partout. La rigueur devient rigidité. Notre pratique du tracer s'est fourvoyée¹²». La «constellation des points nommés¹³», écrivait Deligny en reprenant les mots de Lacan, a signé la fin des cartes. Deligny avait inventé une machine à voir. Il avait vu l'espace du Serret «dans» les cartes, comme une voyante. Il y avait vu des corps que «rien (ne) regarde». Les cartes étaient des machines à voir sans le recours au regard et au langage. Elles ne formaient pas d'image au sens d'une image pré-formée dans le langage et l'inconscient. Elles invitaient à voir des formes de l'humain absentes de l'image de l'homme. Mais le corps du bonhomme était réapparu. Avait-il jamais disparu? Pouvait-il jamais disparaître? Pouvait-on le perdre? Comment ne pas voir, dans les formes du tracé reproduit page 14 des *Cahiers/1*, la forme d'une tête, et dans celui qui lui fait face la forme d'un corps greffé d'une tête de profil, yeux fermés? Et dans les tracés des trajets de Denis H. l'image d'un corps encore, construit par ses lignes¹⁴? Pouvait-on ne pas y voir le signe d'un corps en train de se construire? À quel regard nous renvoyaient donc ces cartes? Que nous disaient-elles d'un regard arrêté par l'image du bonhomme et par l'impérieux besoin de le nommer?

Les «légendes» (les textes de Deligny) n'éclairent pas les cartes; elles redoublent leurs ambiguïtés, renvoient les questions à de vaines catégories: Art? Art brut? Document thérapeutique? Cartes mentales? Les torsions de la langue miment les réseaux des lignes d'erre. La langue suit la trace qui ne va nulle part. Isaac Joseph interprète ses partis pris d'écriture comme une véritable frayeur d'élucider, de «livrer», mettre en livre. «Une fois que les choses



sont formulées, c'est plus des choses», disait Deligny¹⁵.

Il reproche à Joseph d'enlever les Y de ses phrases: «L'Y maintient la chose là. [...] Le style de Janmari est très, très ampoulé, en ce sens que le détour est plus important que le projet qui irait droit au but. C'est bien ce que vous méconnaissiez tout au long de votre propre dire: c'est "le temps", cet Y d'Y être. [...] Ce qui vous intéresse c'est le "I" de l'être, alors que ce qui compte, d'une poterie, c'est pas ce qu'on y met dedans; c'est l'ornement des parois externes, le dehors; c'est ça l'Y, ce qui n'est pas du projet, l'Immuable.¹⁶» Pour Deligny *l'orné* résume le dehors, le motif du rien, de la chose dans l'espace et le temps, la poterie comme repère. Les *Cahiers de l'Im-*

muable devaient informer le lecteur de l'existence de la tentative sans en donner d'explication. «Compréhension et signification suspendues», écrivait-il à François Gantheret, qui lui demandait un texte pour la *Nouvelle revue de psychanalyse*¹⁷. On lui reprocha son illisibilité. Il répondit en critiquant «la machine à lire, qui ne se défait pas de ses réglages¹⁸». De plus, il ne tenait pas à débattre. Le radeau, par sa structure légère et ajourée, ne retenait pas les questions. «Une tentative, c'est (comme) une œuvre d'art.¹⁹»

La rumeur d'«interdit de parler» avait circulé à propos du réseau. Isaac Joseph avait proposé d'y répondre dans les *Cahiers/3*, en citant l'extrait d'*Histoire de la folie* dans lequel Michel Foucault rend justice à Freud d'avoir préservé la folie d'une élucidation impossible, d'en avoir fait «remonter les mots jusqu'à leur source. Jusqu'à cette région blanche où rien n'est dit.» Deligny ne reprit pas l'argument de Foucault. Le langage auquel il pense n'est pas celui, «ésoté-

À gauche:
Carte de Jacques Lin retranscrite
par Gisèle Durand, publiée
dans les *Cahiers de l'Immuable/1*,
p. 15.

15. Lettre à Isaac Joseph
du 8 juillet 1975.

16. Lettre à Isaac Joseph
du 8 mai 1975.

17. «Compréhension suspendue»
était le titre du texte de Deligny
adressé à François Gantheret pour
la *Nouvelle revue de psychanalyse*
qui en publia finalement un autre
dans le n° 19: «L'enfant comblé»,
printemps 1979, p. 261-265, avec
une présentation de Josée Manenti.

18. Lettre à Isaac Joseph
du 8 mai 1975.

19. *Cahiers de l'Immuable/3*, p. 66;
infra, p. 1006.

rique», de la folie. Le langage, quel qu'il soit, aliéné ou non, est à ses yeux le signe d'une acculturation idéologique, et d'une dénaturation. Isaac Joseph définissait l'intellectuel d'extrême gauche comme quelqu'un qui « fait parler ». Faire parler, soutirer, extraire de la parole, de l'aveu, des secrets, l'opinion de ON. Mettre du langage dans la bouche comme on entonne de la nourriture. On imagine l'horreur que pouvait inspirer cette formule à Deligny. Isaac Joseph avait proposé d'enregistrer des témoignages des membres du réseau. Deligny répondit : « Je ne comprends pas pourquoi vous voulez "faire parler" Guy ou Jacques alors que je ne l'ai jamais fait, faire parler des "chevilles".²⁰ » Isaac Joseph eut gain de cause. Robert et Marie Cassan, Monique Renaud, Alain Cazuc, les frères Lin écrivirent des « Journaux des lieux » qui parurent dans les deux premiers *Cahiers de l'Immuable*. Les textes sont factuels, les phrases courtes, énumératives, sans commentaire d'ordre personnel ni à propos des autistes. Les auteurs parlent à la troisième personne ou au nom de « nous ». La vie matérielle était exigeante mais apparemment sans souffrance ni questions. D'une autre teneur sont les témoignages des stagiaires (ou « passants ») dans le chapitre « Choses vues » des *Cahiers/3*. Norbert Zeymour était étudiant en médecine, Christian Albarès et Sylvie Besson éducateurs spécialisés ou en passe de le devenir. Ils avaient découvert l'envers de la prise en charge institutionnelle, la non-assistance, l'absence d'interdictions ; ils posèrent la question de l'adaptation de la tentative en modèle éducatif. Deligny craignait la diffusion d'une « école Deligny » : « Avaliser le projet de Sylvie Besson, c'est amorcer de promouvoir une sorte de "mouvement" dont le sigle serait "les cartes". Or les cartes ne sont pas un sigle, mais un "attirail" de recherche.²¹ »

Deligny aurait pu saisir l'occasion pour justifier son rejet de la psychanalyse²², qu'il résumait ainsi : « La psychanalyse méconnaît les infinitifs ; elle s'occupe de la personne instituée. La psychanalyse s'occupe et se préoccupe de la personne conjugable pour ne pas dire conjugale, alors que nous sommes fabriqués de verbes à l'infinitif.²³ » Il avait reçu et parcouru *L'Ombilic et la Voix*, dans lequel Denis Vasse cite à propos de l'autisme (dans un sous-chapitre intitulé « La loi, la naissance et la mort ») des extraits de l'entretien de Deligny paru dans *L'Express-Méditerranée*²⁴. La mention du nom de Deligny est révélatrice de l'écho de sa réflexion dans les milieux lacaniens (voire du phénomène de « mode » dont elle était l'objet), et du malentendu complet entre leur approche et la sienne. Denis Vasse explique l'autisme par la forclusion du nom : « En tant que sujet, écrit-il, c'est à la parole qu'il [l'homme] *se doit* [...]. Hors la parole, hors la loi, dans la marge, dans le vide, rien *n'arrive*.²⁵ » Il interprète la « quémante d'autre chose » (formule de Deligny) comme un appel à la nomination, alors que celui-ci l'entend comme une manifestation de l'espèce. Deligny ne fit pas de commentaire et s'en tint à ses motifs habituels. Il oppose « voir » à « voix » et compare les O mal fermés du bonhomme dessiné sur la couverture du livre de Denis Vasse, « tête, yeux, boutons – ou ombilics ? » avec ceux de Janmari qui « en sont de cette rive où RIEN nous regarde²⁶ ».

20. Lettre à Isaac Joseph du 7 janvier 1976.

21. Document non daté. (Archives Isaac Joseph.)

22. Parmi les psychanalystes qui approchèrent Deligny, Jacques Nassif fut le plus assidu. Lacanien, collaborateur de Françoise Dolto au Centre Étienne-Marcel, il rendit visite à Deligny à plusieurs reprises dans les années 1970. Il publia en 1977 *Freud. L'inconscient* (Paris, Galilée) qu'il envoya à Deligny et auquel celui-ci répondit en commentant brièvement le chapitre sur l'« appareil à langage ». Ils échangèrent une correspondance qui témoigne surtout d'un intérêt commun pour le travail de l'écriture.

23. *Cahiers de l'Immuable/2*, p. 64 ; *infra*, p. 932.

24. « Fernand Deligny : une vie en marge. Trente ans de dialogue avec des irrécupérables », *L'Express-Méditerranée*, mars 1972. (Dans son livre, Denis Vasse renvoie par erreur à « L'Express médical ».)

25. Denis Vasse, *L'Ombilic et la Voix. Deux enfants en analyse*, Paris, Le Seuil, coll. « Le champ freudien », 1974, p. 133-135.

26. *Cahiers de l'Immuable/1*, p. 39 ; *infra*, p. 843.



Deligny avait envoyé un exemplaire de *Nous et l'Innocent* à Louis Althusser. Celui-ci lui répondit en lui soumettant (comme à Élisabeth Roudinesco, Jacques Nassif et Pierre Pêcheux) le brouillon de «La découverte du docteur Freud» écrit au printemps 1976²⁷. Ils engagèrent une correspondance de plusieurs mois, entre juillet 1976 et septembre 1977²⁸. Dans sa réponse à «La découverte du docteur Freud», publiée dans les *Cahiers/3*, Deligny reprend les thèmes freudiens de la sexualité et de la pulsion, qu'il explique par le refus d'«y aller voir d'un peu plus près de ce qu'il en serait d'une nature humaine²⁹» et par l'«homnisation» de l'humain précipitée par le langage³⁰. L'essentiel de leur correspon-

dance porte sur les rapports individu/sujet. En réponse au principe, énoncé par Althusser dans «Idéologies et Appareils idéologiques d'État», selon lequel «toute idéologie interpelle les individus concrets en sujets concrets³¹», Deligny affirme un Nous indivis, irréductible à la personne et à l'idéologie³².

En 1975 et 1976, Michel Foucault publia *Surveiller et Punir*, *La Volonté de savoir*, et un ouvrage collectif, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère : un cas de parricide au XIX^e siècle*. Autour de Foucault s'était constituée une vision de l'histoire de la société occidentale dans ses rapports avec les dispositifs disciplinaires institutionnels. Contemporaine des développements de la pédopsychiatrie et de la pédagogie nouvelle (fondés sur l'acquis historique de l'individualisation de l'enfant depuis le XVIII^e siècle³³), sa réflexion contribua à produire une image de l'en-

fant victime des institutions et de la famille (*La Police des familles* de Jacques Donzelot parut en 1977). Françoise Dolto donna un large écho à ce drame privatif, dans lequel les parents étaient accusés de tous les maux, transmission des névroses, voyeurisme, culpabilisation du corps de l'enfant, dressage par l'école, etc. Dès ses premières tentatives, Deligny se démarqua de cette dramatisation. Il avait soutenu les parents et insisté sur l'importance de leur rôle dans la recreation d'un milieu naturel et collectif. L'œuvre de Foucault avait également, et paradoxalement, joué un rôle dans la «libération» d'un discours sur la pédophilie dont René Schérer fut l'un des principaux militants. En mai 1976, celui-ci publia avec Guy Hocquenguem un numéro de *Recherches* intitulé «Co-Ire. Album systématique de l'enfance» dans lequel Deligny apparaissait comme un partisan du «vagabondage». Les *Cahiers/2* reproduisent une partie de la correspondance de Schérer avec Isaac Joseph et Deligny. En partant du principe que «le fantasme de la pédagogie reste toujours la pédérastie», il soupçonne le réseau des Cévennes de puritanisme, d'élimination de l'affect et de la sexualité, de «non-dit». La réponse de Deligny était prête: il n'est pas pédagogue; aucun

À gauche:

Positions, édition originale, 1976.

© Éditions sociales

«Que dit-elle, l'idéologie?»

Je vous civilise, je vous humanise, grâce me soient rendues.

Quand je vous mène à retomber dans la fange la plus ignoble, la plus sanglante, la plus atroce, c'est ce satané inné qui vous saisit, bien malgré moi, mes frères.

Tel est, bien entendu, la prêche de l'idéologie, servante empressée de l'inégalité qui règne objectivement dans l'air du temps et tient à se maintenir, malgré tout.»

Lettre à Althusser, octobre 1976.

27. Louis Althusser, «La découverte du Docteur Freud», *Écrits sur la psychanalyse*, Paris, Stock/Imec, 1993. Pour le récit des avatars de ce texte, on se reportera dans cet ouvrage à la préface d'Olivier Corpet au chapitre «L'affaire Tbilissi».

28. Les lettres de Deligny n'étant datées que du jour et du mois (et pas de l'année), cette chronologie se fonde sur son allusion à des événements précis. Althusser, accompagné d'Hélène Rytman, rendit visite à Deligny vraisemblablement en avril 1977.

29. *Cahiers de l'Immuable/3*, p. 83; *infra*, p. 1023.

30. Une seule lettre de Louis Althusser à Deligny, non datée et non envoyée, est conservée dans le fonds Althusser à l'IMEC. En voici un extrait, qui reprend le thème de la pulsion: «À la différence de Marx, Freud parle de "frontière" ou de "limite" entre le biologique et le psychique. La pulsion est ce concept-limite, et en même temps le concept de la limite, donc du joint, donc de l'aller et du retour, du va et vient. Mais qui va et qui vient? Mystère. Rien ne se traite (dans tous les sens) de l'inconscient que prélevé.»

31. Louis Althusser, «Idéologies et Appareils idéologiques d'État», *Positions*, Paris, Éditions sociales, 1976. *Positions* avait été envoyé à Deligny par Huguette Dumoulin.



Ci-dessus:
Jacques Lin et François D.,
Le Serret, 1973-1974.
© Thierry Boccon-Gibod

32. Lettre inédite à Louis Althusser du 10 décembre 1976.

33. Voir Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon, coll. « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui », 1960.

34. Lettre d'Isaac Joseph à Deligny de février 1976.

35. *Cahiers de l'Immuable/3*, p. 24; *infra*, p. 964.

36. Lettre à Isaac Joseph du 26 mars 1978

37. « Chercheurs fonctionnaires ? » était le titre d'une table ronde publiée en annexe du livre d'Anne Querrien, « L'enseignement », *Recherches*, n° 23, juin 1976.

38. Le texte des *Cahiers de l'Immuable/3* fait également apparaître les noms de Jacques Attali et Léo Scheer, intervenus dans un autre débat (avec Isabelle Billiard) publié dans le même numéro.

«interdit de contact» n'a été formulé; l'autiste n'a pas d'«autre»; la cohérence du projet commun prime sur les destinées individuelles. À une lettre d'Isaac Joseph lui objectant que «l'absence de l'autre est une position partisane de défiance à l'égard de tout ce qui se joue sur la scène de l'amour³⁴», Deligny avait répondu comme à son habitude: «Je ne m'en défie pas de cet attachement-là. Je dis qu'il n'est pas TOUT. Le NOUS dont je parle est aux antipodes du nous-deux: mais il n'est pas un mythe et voisine très discrètement avec toutes les formes de ce nous-ci, nous-là. Le respecter exige sans doute une certaine rigueur dont je serais bien incapable de formuler les règles.³⁵» L'enfant autiste, aux yeux

de Deligny, n'est pas un *enfant*. Il ne joue pas, ne manifeste ni besoin, ni manque, ni désir; n'est passible d'aucun apprentissage. En ce sens il est le modèle d'un humain inaliénable aux «idéologies de l'enfance» (Pierre-François Moreau): «En fait, l'enfant et l'adulte peuvent bien (se) côtoyer, travailler à quatre mains, co-exister, quitte à oublier un peu ce vocable d'enfant qui évoque toute une séquence prescrite de l'histoire du sujet; l'autre là, *quel que soit son âge*, ça peut aussi se dire. Ce qu'il en est de l'enfant pensé tel, en tant que tel, est un des lieux favoris du marteau-pilon hégémonique.³⁶»

La revue *Autrement* publia en 1976 un numéro consacré aux «Innovations sociales». La tentative des Cévennes y était citée en exemple des «institutions éclatées», à côté de l'école de Bonneuil et d'une série de petites structures alternatives créées à leur suite (en France et en Suisse). Le numéro comprend la transcription d'une rencontre entre Paul-Henri Chombart de Lauwe, Félix Guattari, Edgar Morin et Serge Moscovici, à propos de la «récupération» des expérimentations issues des années 1960. Pris entre le modèle de l'invention collective spontanée et l'institutionnalisation technique de la recherche, ces «chercheurs-fonctionnaires»³⁷ proposaient par des voies différentes – la théorisation (Edgar Morin), l'autogestion (Félix Guattari), la programmation de l'innovation (Serge Moscovici) – une manière d'échapper aux paradoxes du sens de l'histoire inscrits dans le langage même: «équipes d'innovateurs», «innovations sociales», «planification de la recherche»... En réponse à ce dossier, Deligny publia un long texte dans les *Cahiers/3*³⁸. Il répondit aux apories théoriques de ses interlocuteurs dans la langue d'un écrivain, la sienne, et en son nom; il répondit par la littérature, la description, les personnages, les images. Son récit (scènes de l'asile d'Armentières) situe l'«innovation sociale» au niveau de l'invention quotidienne des petits faits, des brèches opérées en

marge des institutions et des révolutions. «Les novateurs, dit-il, sont des dévoyés, des déserteurs de la fonction sociale, je veux dire qu'ils ne sont ni instituteurs, ni psychologues, ni éducateurs, ni infirmiers, ni chercheurs, donc pas syndicables. Mieux, alors que le syndicat revendique un mieux-être pour les adhérents qui ont un emploi, une fonction, toute tentative met en cause l'emploi, la fonction, que les syndicats ont pour tâche de défendre. Ils revendiquent. Revendiquer, c'est, d'une certaine manière, reconnaître cet autre-là qu'est le patron ou l'État. Alors que, nous-là, nous ne sommes rien du tout, des parias.³⁹ » Parias, acosmiques, *dehors*, irresponsables, irreprésentables, irrécupérables comme on le dit des enfants autistes.

Félix Guattari expliquait l'échec des innovations par l'absence d'une «volonté populaire⁴⁰». En parlant d'«initiative populaire» Deligny évoque plus modestement deux choses: un geste, l'instant de déclenchement d'une action, et l'origine populaire des membres du réseau: «Ce que les images de ce film [*Ce Gamin, là*] ne disent pas, c'est d'où ILS viennent ceux qui mènent cette "vie de radeau" qui peut surprendre. [...] Les gestes de ceux qui sont là, en présences proches de ces enfants gravement psychotiques et, pour certains d'entre eux, déclarés incurables, en subissent une sorte de «dérive» qu'ILS ont décidé de ne pas retenir. Qui sont-ILS, ceux-là, proches, et qui vivent de leur plein gré aux confins de ce monde du verbe dont on nous dit qu'il est l'humain même? Du peuple, il faut le dire.⁴¹ » La *dérive* dont parle Deligny n'est pas existentielle, ni situationniste. Elle désigne le déplacement par lequel des ouvriers, paysans, étudiants, ont quitté une voie toute tracée pour se mettre en situation de recherche. Elle désigne le déplacement et la chose: l'aileron vertical immergé qui empêche un avion ou un navire de dériver. Elle a son territoire (comme Deleuze disait des nomades qu'ils ont un territoire), sa hiérarchie, et sa dimension théâtrale et ubuesque: «J'ai nommé Janmari inspecteur général des dérives et les autres gamins en séjour contrôleurs, ce qui veut dire que de par leur présence/passage dans un lieu ou dans un autre se déciderait l'aloi bon ou mauvais des "dérives" de chaque lieu.⁴² »

S.A.T.

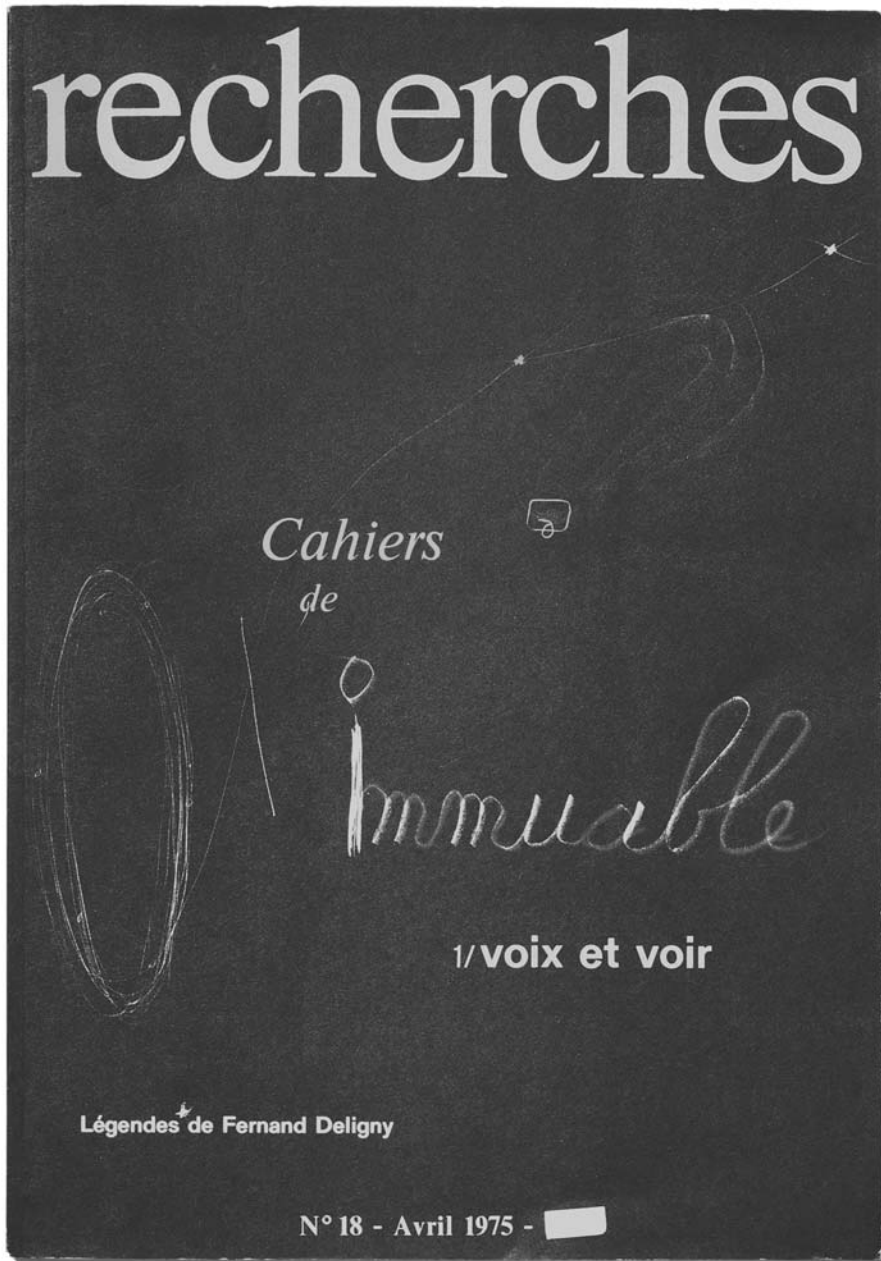
39. *Cahiers de l'Immuable/3*, op. cit., p. 65; *infra*, p. 1005.

40. Félix Guattari, «Rencontre avec Paul-Henri Chombart de Lauwe, Félix Guattari, Edgar Morin, Serge Moscovici», *Autrement*, n°5, été 1976, p. 99.

41. *Cahiers de l'Immuable/2*, op. cit., p. 17; *infra*, p. 885.

42. Lettre à Isaac Joseph du 7 octobre 1975.

**Pour une meilleure lisibilité,
nous avons pris le parti de reproduire
les fac-similés des Cahiers de l'Immuable
en pleine page. La pagination d'origine
voisine donc avec celle du recueil
(comme toujours en bas de page,
centrée).**



Couverture des Cahiers de l'Immuable/1, avril 1975

Chaque « unité » de ce réseau-ci,
écrit un journal. De ces journaux,
des extraits viennent affleurer dans
les CAHIERS

Alors que Florence Pétry, de RECHERCHES
me prévenait que, de ce CAHIER/1, le
premier tirage s'épuisait, et me deman-
dait s'il fallait changer ou ajouter
quelque chose à ce CAHIER/1 en
passe d'être réédité, j'étais en train
d'écrire un bout de mon propre
journal qui aurait pu paraître
dans le CAHIER/3 ou ailleurs ou
nulle part.

Il s'agit, bien sûr, des CARTES qui
sont plus particulièrement mon
apport dans cette démarche où chacun
apporte ce qu'il peut de sa
propre histoire, bribes de ce à
quoi il tient.

F.D. Juillet 76

Des cahiers, c'est ce que je n'avais pas donné aux élèves de ma classe, à la rentrée d'octobre 1937.

Quand le directeur de l'école m'a dit, un bon mois plus tard, que des parents s'étaient plaints en haut-lieu que je ne corrigais jamais les cahiers, j'ai été stupéfait. J'ai demandé :

- quels cahiers ?

Les yeux du directeur se sont arrondis en s'écartant l'un de l'autre : ils s'avisèrent d'insondables infinis. Il a dit, le directeur :

- les cahiers que ... leurs cahiers

- des cahiers ? J'en ai pas donné.

C'était vrai.

Il est probable que si j'avais passé outre à la cérémonie, c'est que ma classe était de perfectionnement. Est-ce que je l'avais fait exprès de ne pas donner à chacun son cahier, lors du jour de la rentrée ? Ma mémoire se dérobe sur ce point-là comme sur beaucoup d'autres. Il ne s'agit donc pas ici de mémoire(s) mais de réminiscence(s).

Le fait est qu'il y avait brèche dans le coutumier, brèche que certains enfants avaient colmatée « tout seuls ». Ils en avaient un de cahier. Le directeur m'a montré le petit tas de pièces à conviction qui lui étaient revenues par voie hiérarchique. La preuve était flagrante que, de ma propre main, il n'y avait rien d'écrit, ni bien, ni mal, ni modèles. Tracée en rouge, il n'y avait que la ligne de marge, imprimée sans que j'y sois pour rien.

Au gré de leur talent, les enfants avaient rempli les pages. Et chaque page était, pour qui sait voir, un chef-d'œuvre de libre transcription de l'appliqué scolaire. J'en revois quelques-unes, de ces pages, dont une où une seule ligne qui n'en finissait pas traçait une arabesque où, le regard aidant, s'esquissait un labyrinthe tout orné de boucles en détours, ligne d'erre qui n'était que la trace d'une main sur une page quadrillée de fines lignes droites imprimées, tout comme si la ligne droite ça existait. Sur une autre de ces pages où le cadastrage préalable se réitérait inexorablement, on aurait dit qu'une guêpe, le cul pointu trempé dans l'encre et privée de ses ailes, y avait rampé désespérément dans l'attente de cet envol qui n'advenait pas. Mais le chef-d'œuvre était peut-être une date, un lundi 12 octobre, ou un vendredi 16, et peu importe : la calligraphie somptueusement illisible n'évoquait la date que par la place qu'elle occupait en haut et à gauche de l'exercice du jour qui ne pouvait être que de calcul ; y affleuraient des chiffres tracés de telle manière qu'il aurait fallu un miroir pour essayer de deviner de quels chiffres de notre système ils s'inspiraient.

Le directeur ne disait rien, mais j'entendais fort bien ce que son silence évoquait de réprobations que je pouvais bien me formuler tout seul.

- « Alors ? Vous voyez ? Vous le voyez le gâchis ? Quand même ? Qu'ils soient handicapés, c'est vrai, mais quand même...

Ces cahiers-ci peuvent apparaître comme ce qu'on appelle un juste retour des choses.

Je me les suis donnés à faire, consciencieusement. Et il ne s'agit pas de colmater cette brèche dans les habitudes, mais de l'approfondir.

J'y crois, aux empreintes.

On me dira :

- « Les enfants voulaient tout simplement faire comme les autres et avoir leur cahier, eux aussi.

C'est bien possible et bien probable. N'empêche que je vois des lignes de faille là où d'autres verraient un effort louable pour rapetasser l'écart.

Mon devoir de maître était de les fournir en fournitures. Devoir négligé. Peu importe la part de l'intention et de l'inadvertance.

Maintenant, c'est mon devoir de livrer ce qu'il m'en semble de ces lignes qu'à les revoir, réminiscence, j'éprouve une nostalgie particulière que je reconnais comme venant de cet émoi qui creuse en chacun d'insatiables empreintes.

Que les cartes de maintenant viennent de là, c'est bien possible, et pour une part, qui est celle de « l'histoire » de chacun dans cette recherche-ci qui ne peut qu'être menée en commun.

Mais « l'histoire » est-ce bien le mot qui convient en l'occurrence ? Je n'en suis pas du tout certain.

I. TRACER - TRANSCRIRE

Cartes et légendes

Ces CAHIERS s'ouvrent sur une tentative en cours, réseau de présences. La plupart des enfants présents là, sur ce réseau d'aires de séjour, vivent à l'écart du verbe ; mutiques.

Ici, dans ces CAHIERS, nous nous en tiendrons au fait que tracer est le propre de l'homme qui a l'usage de la parole qui le fait être ce qu'il est. D'où ces cartes dont nous avons innové l'usage entre nous. Transcrites à la mine de plomb apparaissent les traces de nos trajets et gestes coutumiers. A l'encre de chine, la ligne d'erre inscrit, en « trajets », ce qu'il en advient d'un enfant non parlant aux prises avec ces choses et ces manières d'être qui sont les nôtres. Il se peut qu'apparaissent en blanc dans le gris du transcrit, des traces griffées, « gravées ». J'en parlerai dans la légende écrite à propos de chaque carte.

Faut-il dire que ces tracer là ont, entre nous, bientôt sept ans d'usage ? Des dizaines et des dizaines d'enfants dits psychotiques ont donné cours à cette ligne qui s'inscrit en noir sur la plage blanche de la carte.

Erre : le mot m'est venu. Il parle un peu de tout, comme tous les mots. Il y va d'une « manière d'avancer, de marcher », dit le dictionnaire, de « la vitesse acquise d'un bâtiment sur lequel n'agit plus le propulseur » et aussi des « traces d'un animal ». Mot fort riche, comme on le voit, qui parle de marche, de mer et d'animal, et qui recèle bien d'autres échos : « errer : - s'écarter de la vérité... aller de côté et d'autre, au hasard, à l'aventure » J. J. Rousseau le dit : - « voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ». C'est aussi « se manifester çà et là, et fugitivement, sur divers objets, sourire aux lèvres ».

Nous voilà pourvus d'un mot qui ne veut rien dire, bourré de sens comme un coquillage peut l'être de sable mort venu le remplir, bête défunte. Et ces drôles d'animaux vagabonds privés de propulseur qui manifestent allez savoir quoi à tous bouts de ce champ qui est celui de notre regard, ont pourtant un nom de personne dont on dirait qu'ils ne se sentent pas marqués. C'est vrai qu'ils errent loin de ces vérités qui sont de calendrier et que leur histoire, si elle échappe au temps, risque fort d'être asilaire.

Tracer cette erre qui leur advient de par le fait que le verbe leur manque, et le transcrire, ce coutumier ou cet événement qui viennent de nous et leur sont offerts, nous fait les auteurs d'un acte réitéré dont le dictionnaire nous dit qu'il s'agit de suivre à la trace ou de frayer. Encore un mot qui bascule dès qu'on veut s'y tenir.

Se peut-il qu'à force de les suivre, ces « erres » là, trajets ou gestes dont le projet nous échappe, de les suivre de l'œil et de la main, se fraye un voir qui percerait cette taie langagière dont notre regard hérite dès notre naissance et certains disent bien avant.

Nous y sommes, à cette œuvre là.

Je le sais fort bien que, dans ces lignes, qu'elles soient d'erre ou d'usages coutumiers transcrits, la part du langage y est énorme. C'est pourquoi je lui ferai sa part, en légende de ces cartes là. Et, pourquoi ne pas le dire ? Mon idée est de lui faire sa fête.

Bien que les effets de cet « organe » qui nous est advenu soient désormais notoires, il n'est jamais trop tard pour aller y voir d'un peu plus près ce qu'il en est de ce pouvoir que le langage exerce. Certains le disent absolu, une fois pour toutes, et n'en parlons plus. D'autres qui se sont retrouvés rares, épars, exilés, confondus, ont ravivé, chacun à sa manière, un certain regard qui ne comprend pas, ne reconnaît pas, le bien-fondé de ce que le langage élabore et institue. Innocents, leurs mains sont pleines, comme on le dit d'une femelle, ces mêmes mains que ces enfants là regardent, fascinés, et certes, ils ne se le disent pas que c'est la leur, comme il faut bien que le langage nous l'enseigne pour parvenir à ses fins qui nous échappent tout autant que nous échappent les infinis de ces manières fort communs dont tracer advient.

ce TRACER
d'avant la lettre

Je n'en finirai pas d'y voir ce pi' aucun regard
serait-il le mien
n'y verra jamais. l'humain est là

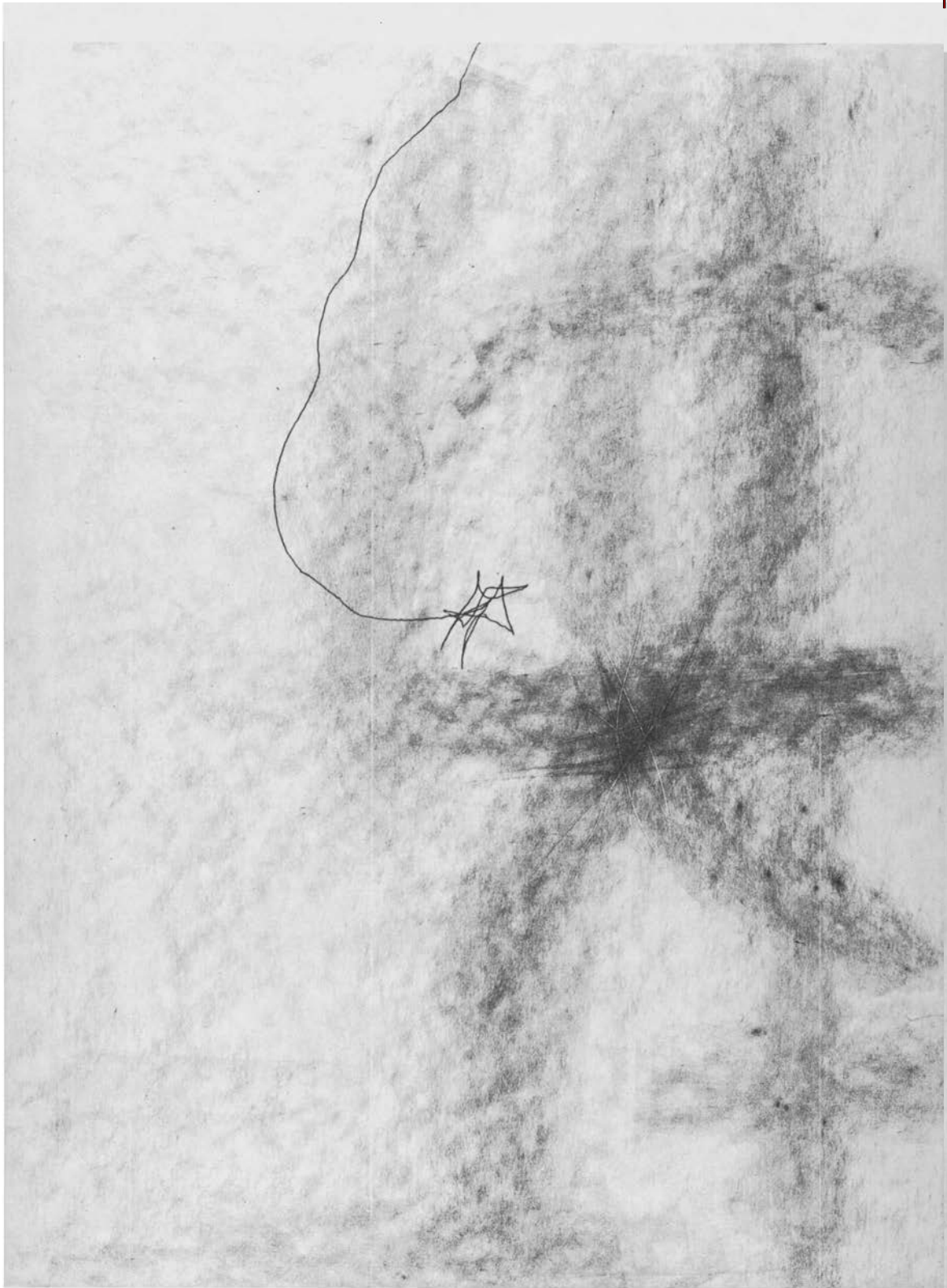
peut-être

tout simplement
sans personne à la clef
sans voix.

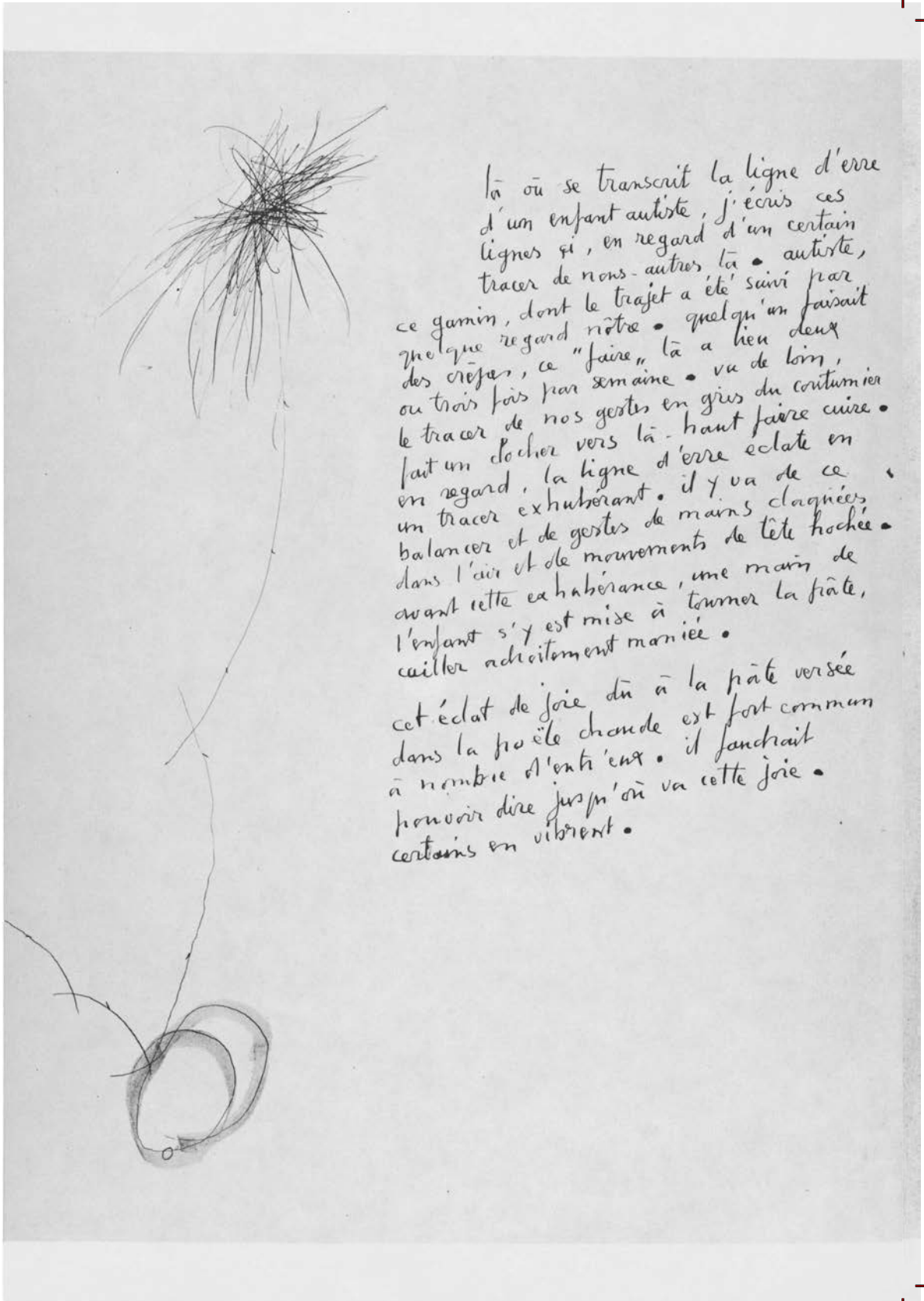
ceux-là
de TRACER

sont de ma main qui a emprunté la manière de manier
le style de ce Jammari qui parlant ne l'est pas. et tout

ce me je pense écrire en vient de ce
TRACER que tous les écrits du
monde ne risquent pas de tarir.

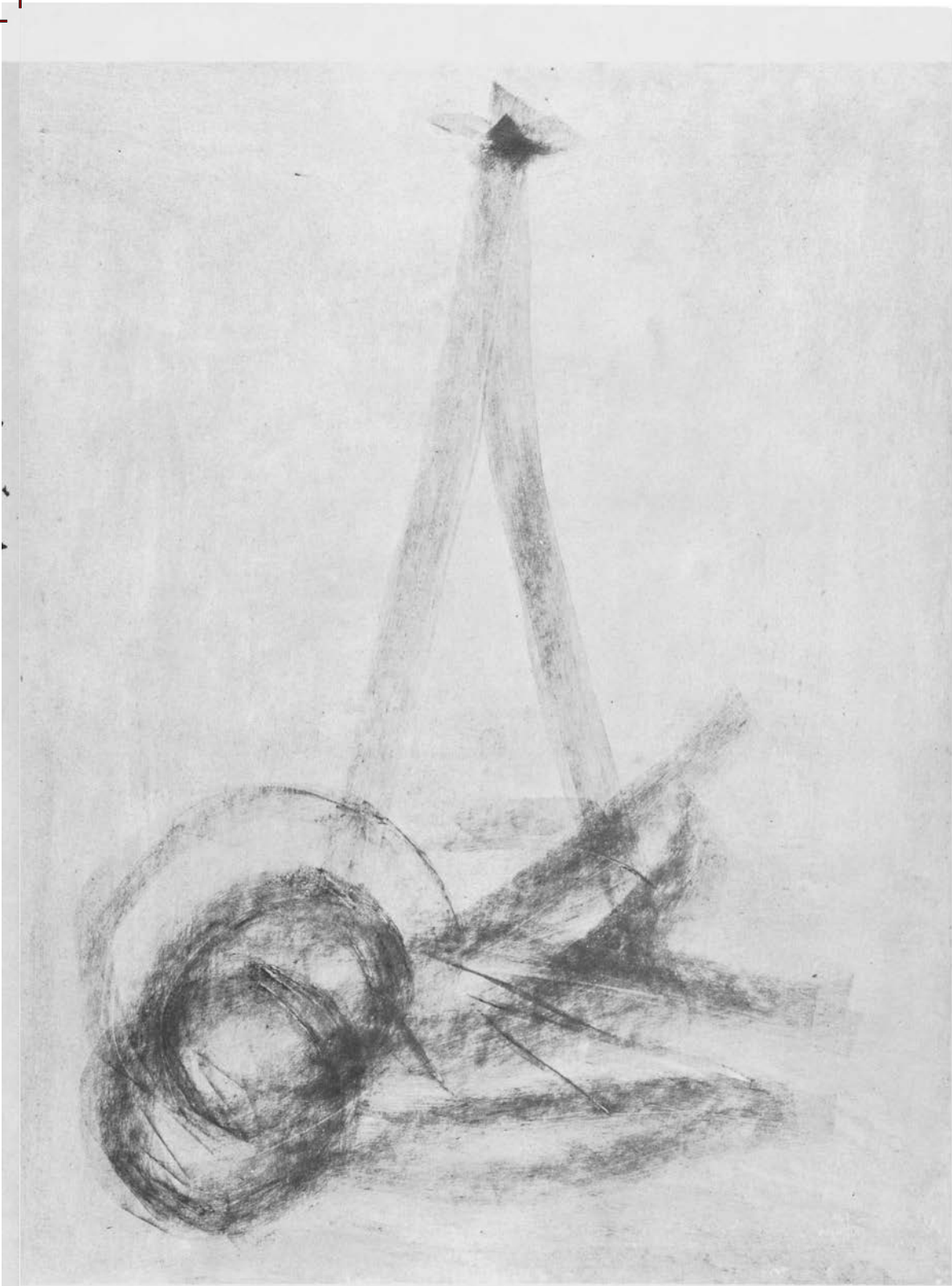


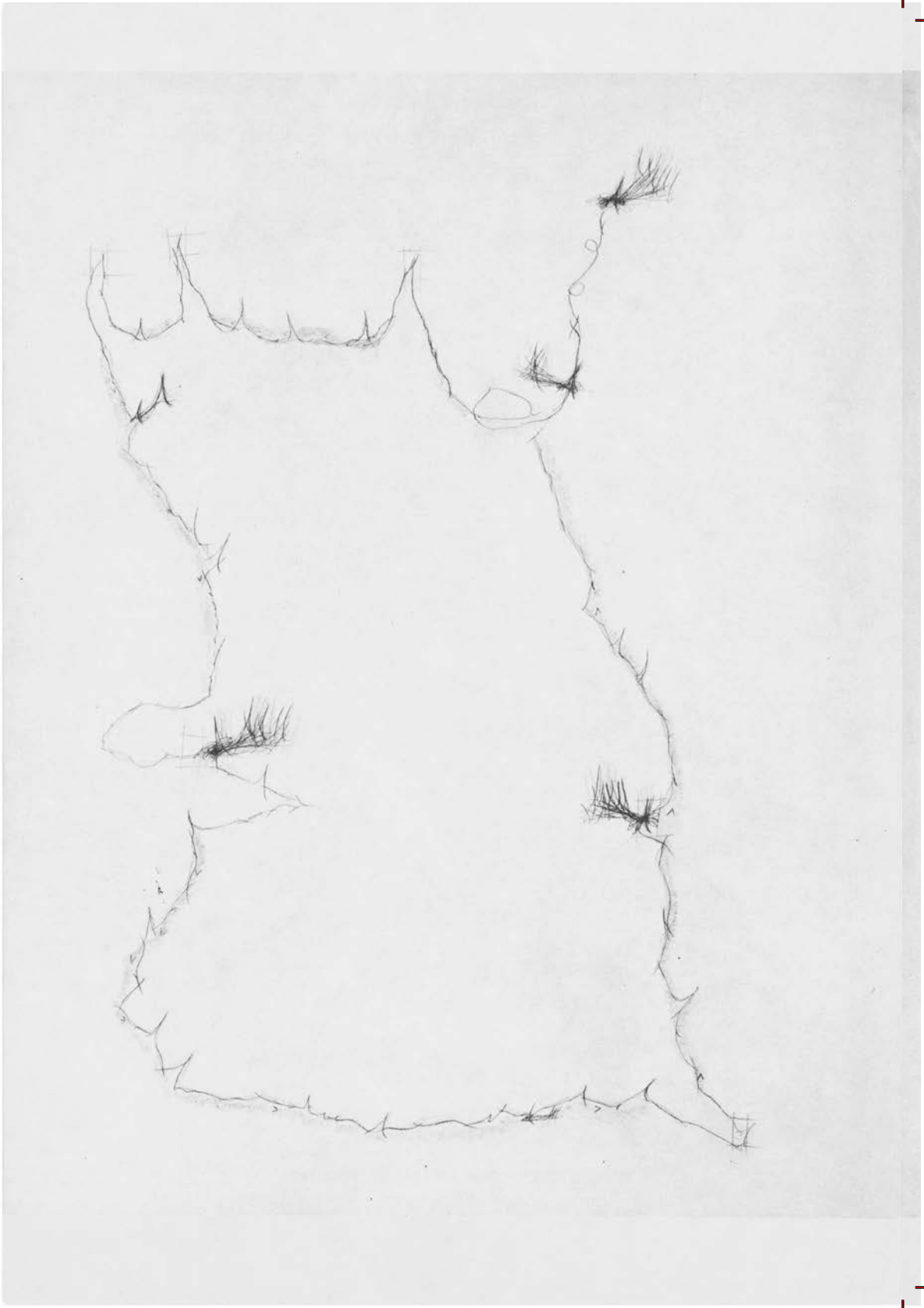
nevi y passon l'a souvent en la trace grise
s'assembrit de par la fréquence des passages.
La trace à l'encre suit le trajet d'un de
ces enfants qui vivent (dans) la vacance du
langage. elle suit, cette trace, un de nos
trajets coutumiers, tout le long, et s'impléit
vers ce lieu CHEVÊTRE, tout comme il
lui arrive. à cette trace de trajet, d'y aller
vers le cours de l'eau, pour rien. on
devrait que jone une atténance, ce qui peut
s'écrire : se fait jone cet ATTIRER
d'avant tous les verbes, seraient-ils à
l'infinitif. nous n'y sommes pas, à
ce lieu CHEVÊPRE, ni l'un, ni l'autre.
voilà m'apparait ce pin, dans ce nous on
ne peut plus commun, prélude à l'un et
à l'autre sans jone autant s'y perche
on s'y ranger. l'eau date d'avant
la soif, et l'humain d'avant le nom.

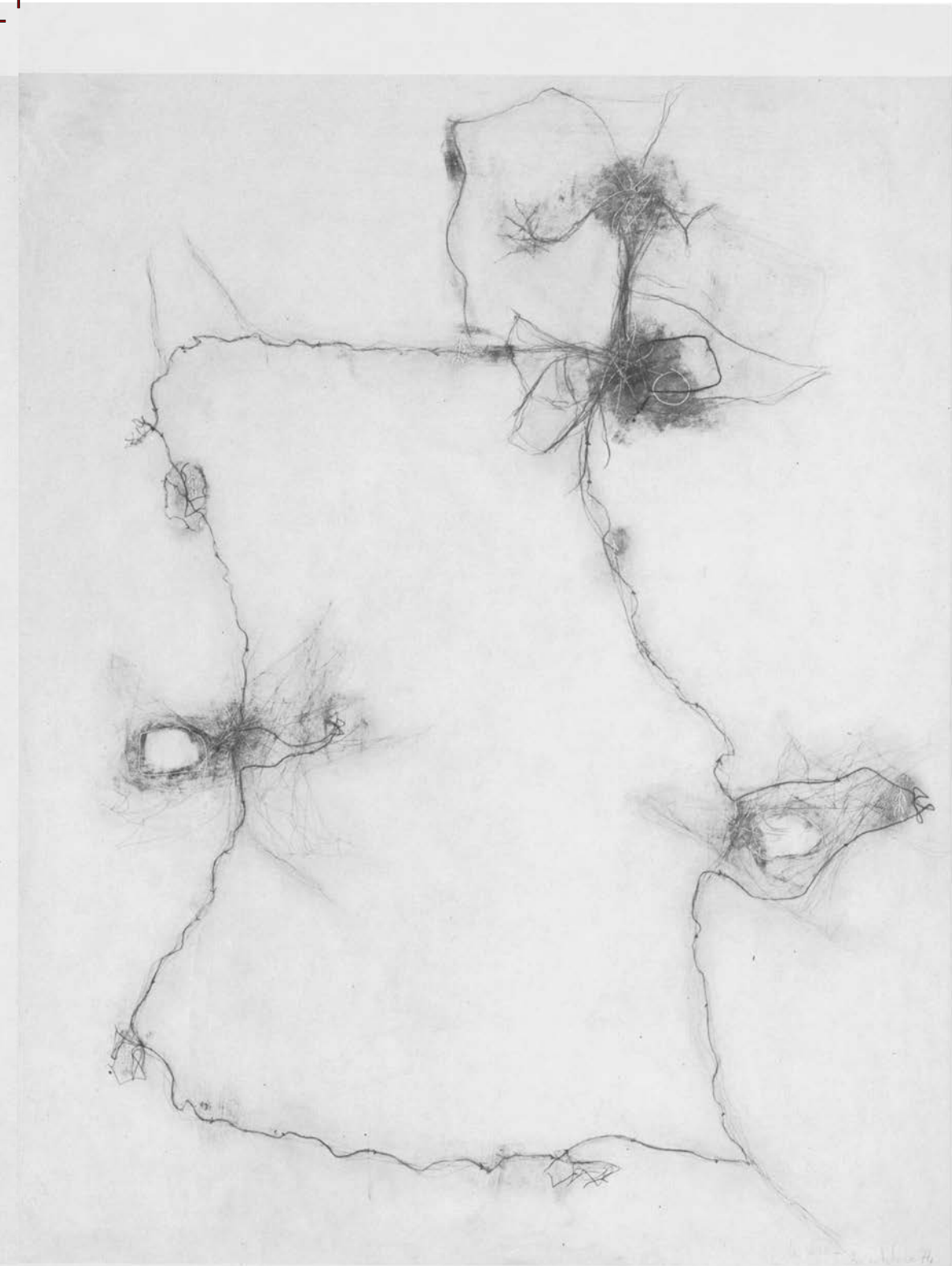


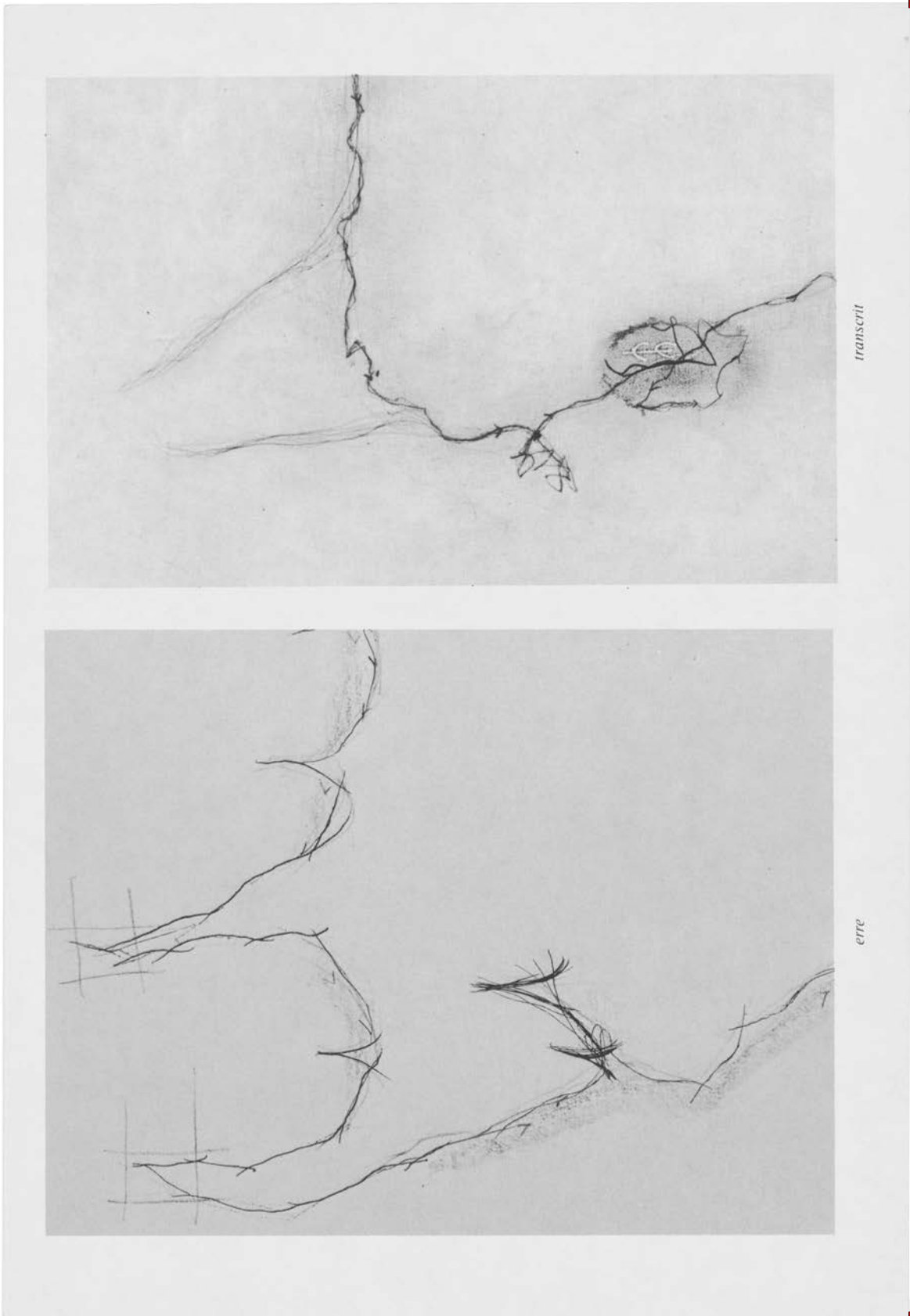
là où se transcrit la ligne d'erre
d'un enfant artiste, j'écris ces
lignes si, en regard d'un certain
tracer de nous-autres, ta • artiste,
ce gamin, dont le trajet a été suivi par
quelque regard nôtre • quelqu'un faisait
des crêpes, ce "faire", là a lieu deux
ou trois fois par semaine • va de loin,
le tracer de nos gestes en gris du couturier
fait un clocher vers là-haut faire cuire •
en regard, la ligne d'erre éclate en
un tracer exhubérant • il y va de ce
balancer et de gestes de mains claquées,
dans l'air et de mouvements de tête hochée •
avant cette exhubérance, une main de
l'enfant s'y est mise à tourner la pâte,
cuiller adroitement manie •

cet éclat de joie dû à la pâte versée
dans la poêle chaude est fort commun
à nombre d'enti'eux • il faudrait
pouvoir dire jusq'u'où va cette joie •
certains en vibrent •









transcrit

erre

à gauche, la ligne d'erre ● à droite, nous-autres-là transcrit ● il serait vain de croire que transcrire nous débarrasse du parler, que je préfère écrire « parlé » afin de ne pas abuser de cet infinitif qui convient au geste de TRACER ● à droite, du transcrit ● ce mot là n'est pas dans le dictionnaire ● on dirait qu'il parle d'une langue ● j'aurais pu écrire : nous autres là, transcrits ● j'ai choisi de le laisser tomber, cet s qui aurait marqué le pluriel ● ce qui est à transcrire, c'est nous autant que faire se peut ●

si on se fie au transcrit sur la page de droite, le voilà parti celui dont le trajet, tout de gris tracé, tout de gris transcrit, le mène à mener les chèvres brouter ● ce trajet est coutumier : le gris qui le marque est prononcé ● à tout ce qui s'y passe, en haut et à droite de la page où le transcrit se dessine, j'y reviendrai ● pour le moment, il s'agit d'un long trajet coutumier qui en part, vers la gauche, du territoire, et fait un grand détour pour y remonter, comme chaque jour, ces temps-ci ● à gauche, sur l'autre page, la ligne d'erre, trace inscrite du trajet propre d'un gamin de neuf ou dix ans, autiste autant qu'il en paraît ● IL marche le long de celui qui est présence proche et qui mène les chèvres ● je majuscule le IL pour le rendre d'autant plus remarquable à la lecture qu'il s'agit peut-être d'une fiction ● IL marche proche, IL marche contre, il LUI arrive de passer devant, guère plus indépendant qu'une branche dans le cours du trajet emprunté, une branche quelque peu vigilante à ne point être écartée de ce lui là qui va dans une nuée de souffles, de trottinements et de sonnailles

la ligne d'erre est tracée à l'encre de chine, et le gris de la présence de l'un de nous est rapporté le long de la ligne du trajet suivi par le gamin ● si les choses se sont passées comme il faut, la ligne d'erre, à gauche, a été tracée d'abord, mais est-ce bien vrai ? cette ligne d'erre si on la suit du regard, on la voit soudain comme dénudée, le gris de la présence coutumière interrompu, ce qui, parlé, pourrait se dire... IL se barre... Où est-ce qu'IL va... LE voilà parti ● embarquée, ligne d'erre toute pure, à vif, à cru, insolite, et que peut-on (se) dire à propos d'un gamin qui est là, tout peïnard, qui vous colle à la présence comme bout de fer à un aimant, et puis soudain, hop... dans le maquis, la broussaille ● les Cévennes sont vastes, et voilà qu'IL y disparaît ●

TRACER se fait après coup, n'importe quand, serait-ce des mois ou des années après l'événement ● cet événement là, l'auteur de la carte l'a vécu cent et mille fois depuis huit ou neuf ans qu'il vit l'existence de ce réseau ci ● la ligne d'erre s'embarde, s'écarte, et semble aller s'y perdre, dans le maquis ● après le Gard, c'est la Lozère, pour peu que la ligne se mette à (se) rappeler ce que ce mot peut vouloir dire : - direction continue dans un sens déterminé ● j'ai été chercher ce sens là dans le dictionnaire qui ne me quitte pas ● mon regard ricoche, et je lis : ligne -1118 ; linea, propr. (corde) « de lin » ● et c'est



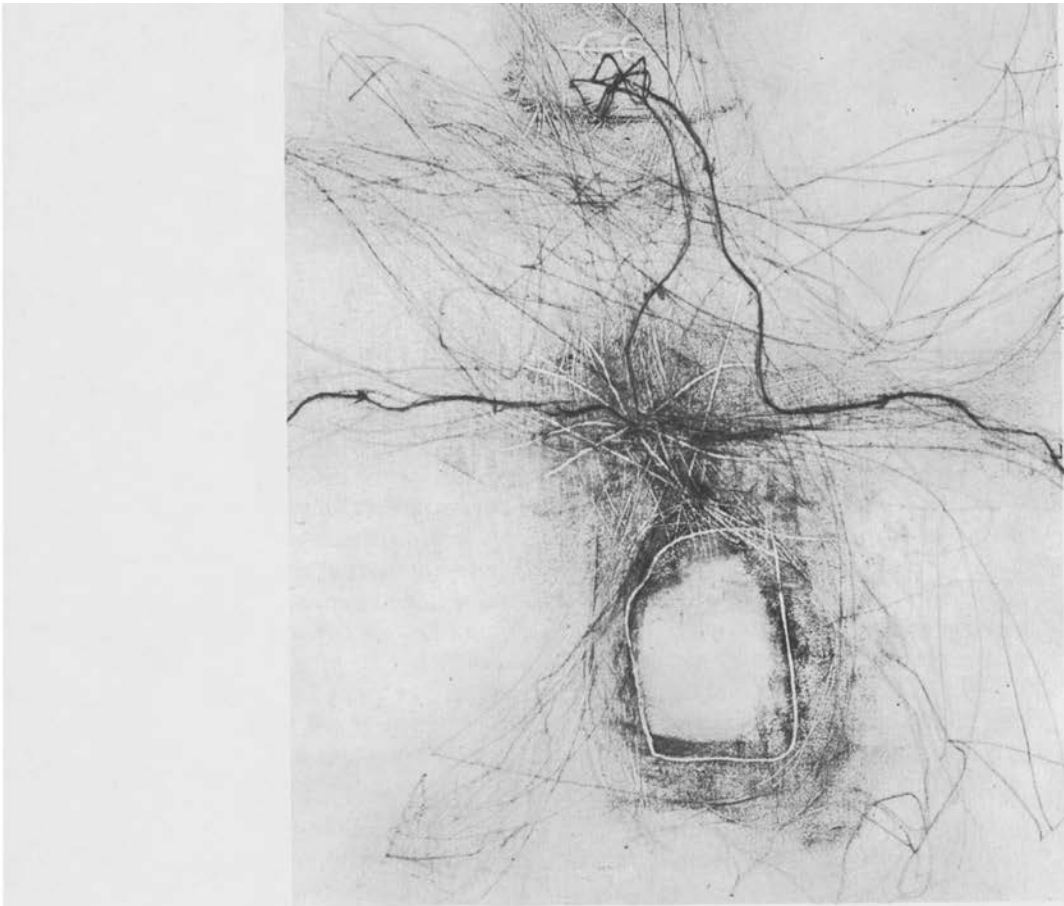
par hasard que c'est Lin qu'il se nomme ce lui là qui l'a retracée, l'embarquée de la ligne d'erre ● s'il y a mis le « caractère » qui fait encadré, qui pourrait se dire « fenêtre », et que nous appelons « radeau », c'est qu'il a VU quelque chose qui vaut la peine d'être transcrit ●

ce qu'il a vu est on ne peut plus simple : là où la ligne d'erre s'est embarquée, s'embranchait, il y a sept ou huit mois, le trajet coutumier des chèvres, trajet d'antan transcrit en radicelles tracées au crayon dont la mine est plus dure que celle qui transcrit le coutumier de ces temps-ci ●

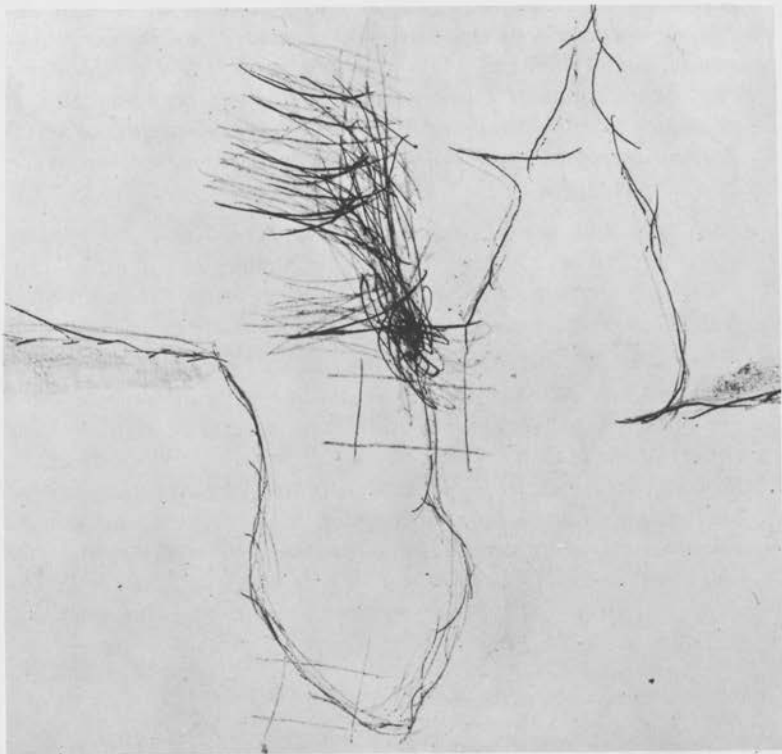
le caractère « radeau » ricoche sur une autre embarquée de la ligne d'erre revenue le long de la présence proche et, là encore, c'est trajets d'antan qui resurgissent ● par là, nous y sommes passés, nous y passait, y allait, par là ● il y en a du « nous » dans ce trajet là repris, pris à nouveau, ce nouveau du passé ayant, à ce qu'il en paraît, plus d'attrait que la chair et l'os et le souffle et le regard de l'un de ce nous là présent ces jours-ci ● autre manière de dire qui pourrait faire sinon règle, au moins aide-mémoire : - plus IL se barre, plus IL nous cherche ● mais de quel nous s'agit-il ? et qu'en est-il de cet IL qui, à première vue, s'écarte, se barre, alors que son trajet suit l'ornière prépondérante d'un certain nous que notre projet du moment « périmé » ●

j'y reviens sur ce fait de TRACER qui permet de VOIR ● encore faut-il que la ligne d'erre soit suivie par la main qui trace, et scrupuleusement ● encore faut-il que ce lui là qui s'y met, à tracer, s'apprête bien volontiers à voir autre chose que ce que son regard lui rapporte ● plus rien, aux yeux de Lin, ne permettait de s'en apercevoir qu'il y avait eu là un trajet d'antan ● la pluie, l'herbe, les ronces en avaient effacé les traces ● il faut croire que le gamin a trouvé quand même de quoi (s') y repérer ● et le s qui apostrophe, je le mets consciencieusement entre parenthèses, pour bien montrer qu'il ne s'agit peut-être là que d'une manie de ce langage nôtre qui, ne serait-ce que pour pouvoir interlocuter, hypothèse d'office un interlocuteur. et c'est sa gloire ● et c'est son vice ●

nous n'en sommes pas là, nous parlants, à VOIR les repères dont il faut croire qu'ils ne s'effacent jamais ● encore faut-il que l'auteur du TRACER-transcrire y ait vécu, là, quand ces trajets d'antan qu'il transcrit en radicelles grises avaient cours dans le projet de chaque jour ● encore faut-il... et nous en arrivons au bonhomme transcrit en gravé blanc dans le gris frotté du coutumier parcouru d'aller et de venir qui s'entrecroisent et font le tour de cet endroit là, et voilà cerné le médaillon de la présence occupée peut-être à ramasser du bois et à l'entasser ● la ligne d'erre vibre, tressaute ● le gamin, dont j'ai vu les allures, doit sauter, mains en l'air, et aller, revenir, et sauter encore, plus haut ● point d'encadré, fenêtre ou radeau ● la main a retracé l'élan de ce gambader qui est pour nous une vieille connaissance, quel que soit l'enfant là, et c'est faute d'en voir plus que l'auteur de la carte a gravé dans le carton la trace de sa présence, là, quelque part ● quelque geste



transcrit



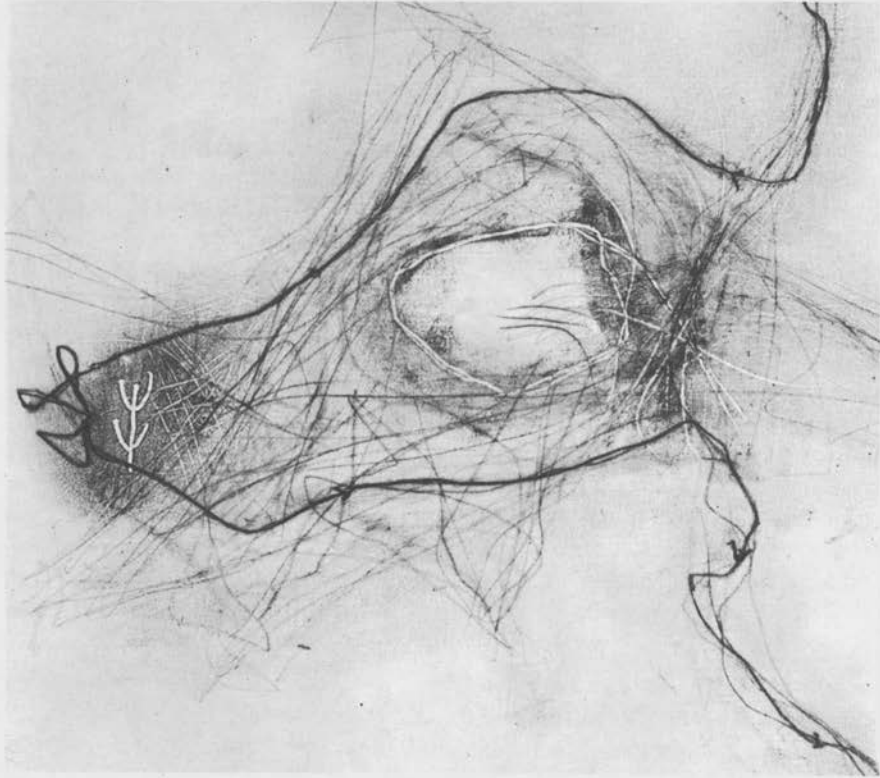
erre

peut-être que lui même aurait fait par inadvertance et qui serait salué par ce gambader plutôt joyeux qui marque souvent les retrouvailles de quelque chose ● le fait d'être gravé dans le carton lui épargne la mine de plomb, au bonhomme, et il apparaît blanc, innocent, intact de l'être, en creux, chose quelque et vive et qui en fait, des gestes ● parmi ces gestes, allez (sa) voir si l'autre innocent, là, soudain inspiré de ce gambader plutôt joyeux, n'y a point perçu quelque repère, comme il peut nous arriver, dans la nuit, de voir une étoile filante, et nous sommes émus ● il s'en faudrait de peu qu'une sorte de gambader s'empare de celui qui l'a vue, l'étoile filer, et qui se demanderait pendant longtemps ce qui lui a pris ● il s'en trouverait des raisons, s'il tient à se rassurer sur le fait qu'il est à ranger parmi les êtres conscients ● j'ai été chercher les étoiles filantes alors que j'aurais pu parler de choses plus proches, plus strictement humaines ● p'tit bonhomme gravé blanc pourrait être dit : - Y a de l'humain, alors que personne n'y est pour rien ● reste qu'il ne faudrait pas s'en contenter de c'l'humain concentré en un caractère qui n'en dirait pas moins ni plus que le mot ● humain : - de l'homme, propre à l'homme - opposé à divin- qui est compréhensif et compatissant - etc...

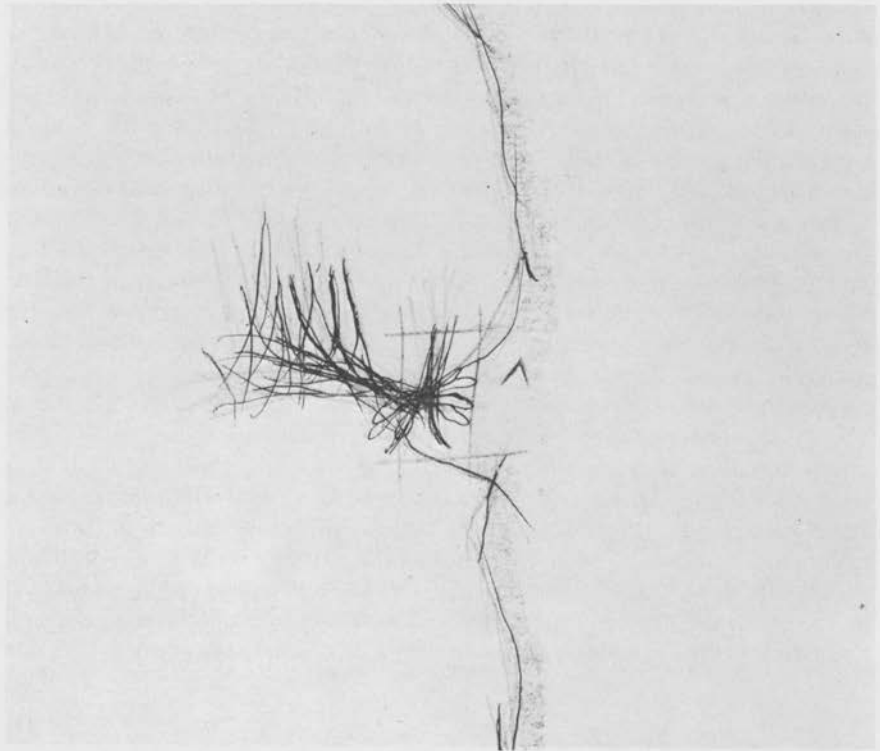
de l'humain, là peut-être sans que personne en personne n'y soit pour rien, il en ricoche un peu plus loin, sur le trajet qui descend ●

aux petites flèches qui la marquent, la ligne d'erre s'avère prise de ce courir qui lui advient quelquefois et qui, là, devancent le trajet de la présence proche ● ce trajet vire vers là où quelquechose est à faire, ramasser du bois là encore, sans doute, et l'y entasser, alors que la ligne d'erre entreprend un long détour en demi cercle qui s'achève par un tracé en dents de scie gigantesques ● là, les mots peuvent s'en donner à cœur joie : dents de scie, voiles dans le vent d'une envolée de goëlettes, herbes rêches aux amorces d'un coup de tramontane ● mots et images peuvent y aller ● n'y peuvent rien à ces gestes des deux bras qui finissent par s'y rejoindre, aux mains plaquées l'une contre l'autre ● des traces grises qui apparaissent derrière le TRACER à l'encre de chine font (sa) voir que l'événement n'a pas lieu pour la première fois ● il y a de l'antécédent : déjà hier, et peut-être avant-hier... le radeau de la vigilance y est, quatre lignes qui s'entrecroisent ● là encore, à première vue, rien d'autre que l'autre, l'auteur du TRACER, en train d'entasser son bois, là bas, au cœur même de son projet ● mais à le revoir, ce moment là, voilà qu'apparaît, pierre parmi les pierres - qui n'y manquent pas, dans l'herbe, les ronces, et les chênes-verts- celle qui fut au cœur des trajets coutumiers, alors que le territoire avait lieu là, l'an dernier ● et c'est elle qui apparaît, sertie d'un tracé blanc, dans le transcrit ● reste que la ligne d'erre a fait le tour de cette pierre, ou presque, mais que les grands mouvements de bras qui évoquent une plongée vers le ciel n'ont pas eu lieu à son endroit ● et c'est ainsi qu'apparaissent, transcrits en résille, les mille et un trajets qui faisaient la vie de tous les jours de ce lieu-là, longtemps habité et puis abandonné parce que l'eau de la source proche en était à se tarir ● comme une aragne blanche, dans





transcrit

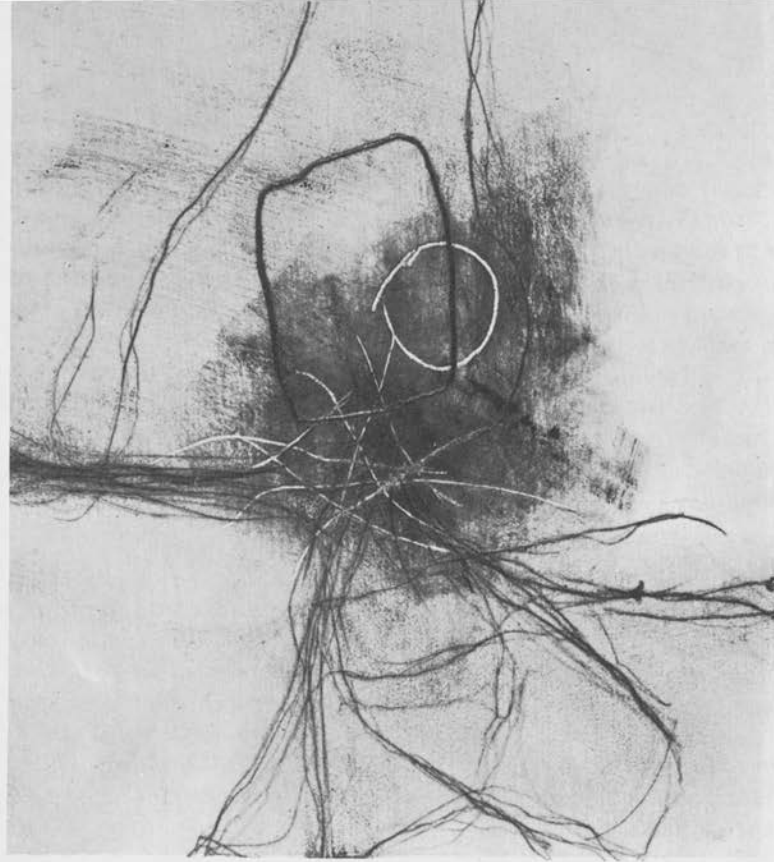


erre

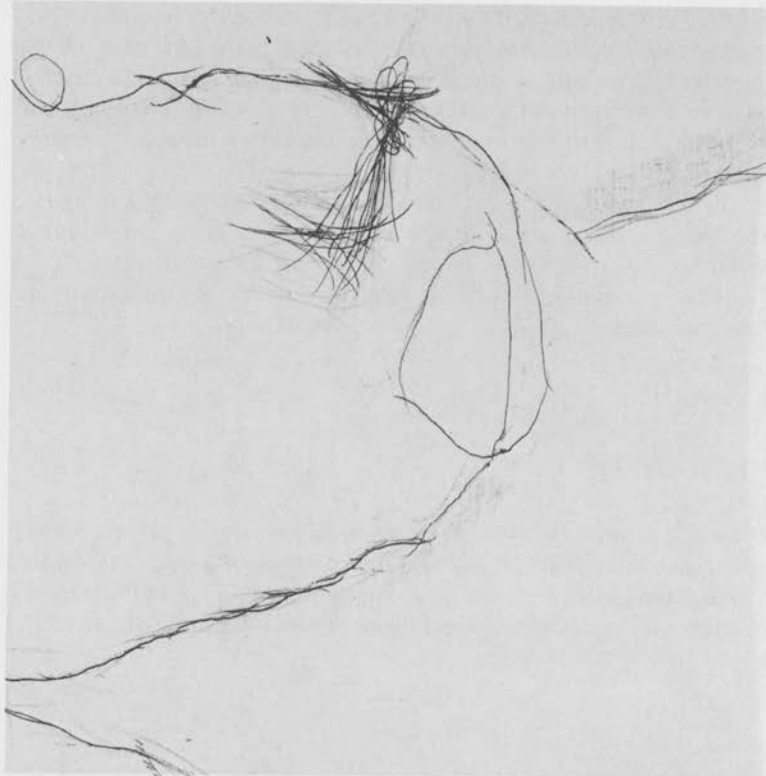
ce coutumier resurgit le CHEVETRE des trajets nôtres, à quelques pas de la pierre sertie de ce blanc dont nous marquons ce qui fait effet de REPERE ● le trajet a repris (pl.1), ligne d'erre embardée sur quelques trajets d'antan que le transcrit révèle ● la présence proche en chair et en os prédomine à nouveau, se fait aimant pour ce qu'il y aurait de fer vivant dans la moelle de ce gamin là, gris de la présence coutumière frotté tout au long de la ligne d'erre qui s'embarde, ici et là, mais sans envergure, à pistes courtes, et il y va sans doute de tout autre chose que des chemins d'antan, sauf au virage d'en bas, à droite, où le coutumier périmé emmène la ligne d'erre sur une distance qui peut être de quelques centaines de mètres ● et c'est la remontée vers le territoire de maintenant ●

à mi-chemin, nouvel essor de ces gestes des mains dont on dirait qu'elles échappent à leur propriétaire; sauts et cabrioles qui ébranleraient un immeuble, les Cévennes ont bon dos, et surprendraient fort une rue bien-passante ● reste à savoir si, profitant de cette joie manifeste, ce lui-là, proche, en a profité pour y aller, faire là bas un bon tas de bois, ou s'il était déjà en route pour ce faire alors qu'à nouveau est entrée dans le champ du voir cette pierre d'un autre ancien camp, pourvue d'emblée, pour ce qui concerne le transcrit, de son aragne-chevêtre dans la toile des trajets d'antan ● car il se peut qu'ils n'y soient pas pour rien dans cette exhubérance dont le TRACER se fait l'écho ● trajets d'antan, mille et une pistes prises et reprises alors qu'il y allait de faire à manger, de faire la lessive, de faire la pâte des galettes qui étaient portées à faire cuire, de remplir d'eau les cinq cuves, d'aller retrouver dans les jarres le beurre ou le pain, nous-là tout affairé comme il en serait de fous dans le soleil, et « lui » là, ce gamin sans guère de regard aux yeux, mais pourvu d'un voir, à n'en pas douter, curieux de ces affaires dont les trajets étaient constellés de nourriture ● si bien qu'elle est transcrite, la trace grise de ces trajets-là d'à faire, alors que l'aragne-chevêtre évoque en gravé blanc, qu'il y en a, par là du REPERE ● « nous » n'en voit pas plus ● il se peut qu'à force de tracer, à force de transcrire... ●

et nous y voilà, au territoire de maintenant ● tout autour les Cévennes sont vastes c'est de là que le trajet tout à l'heure est parti ● les soubresauts de la ligne d'erre y sont, vers l'aragne du lieu-chevêtre ● du côté du transcrit, on y voit les artères du coutumier quotidien en vigueur ces temps-ci, nervures, les

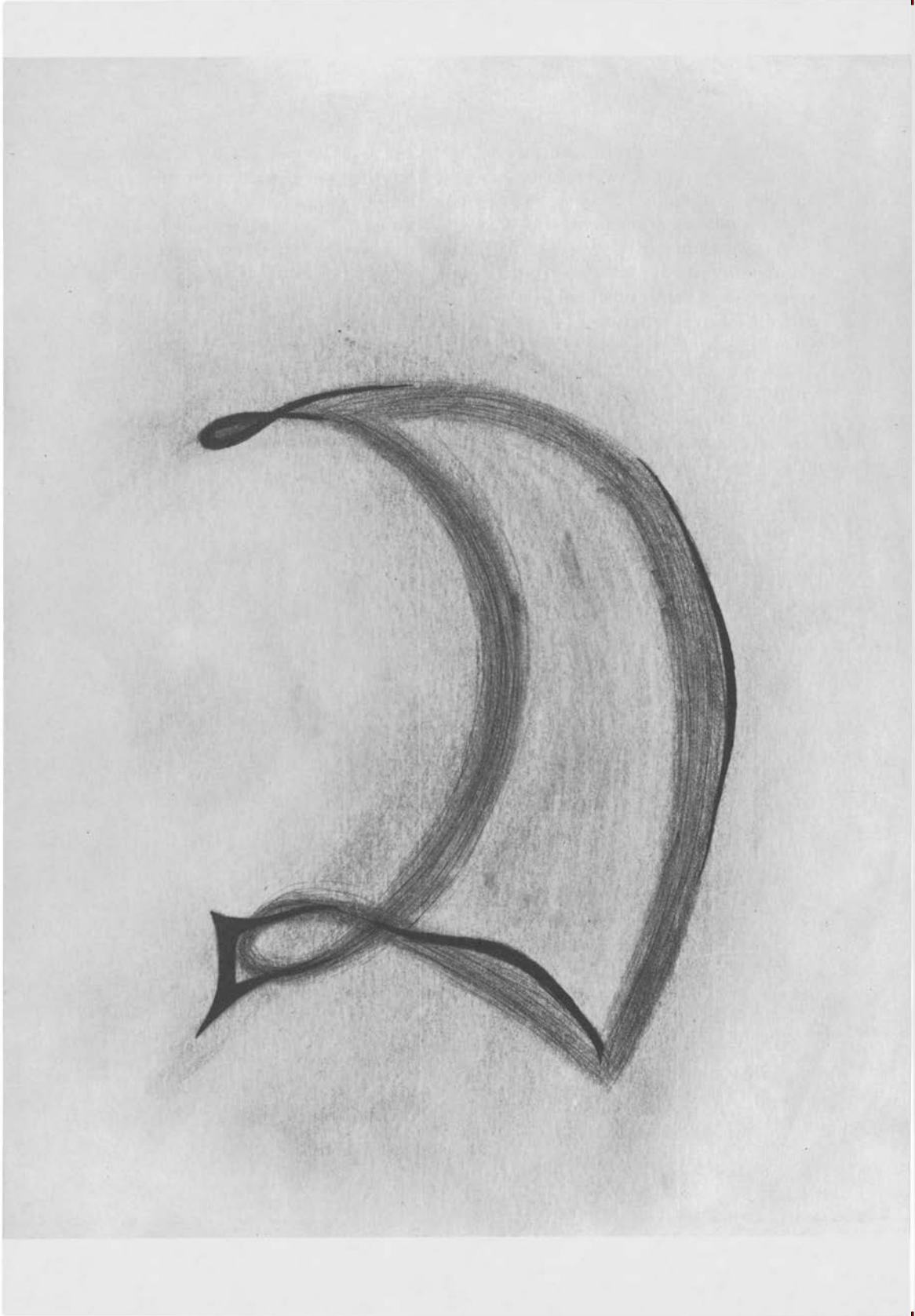


transcrit



erre

feuilles aux arbres cette année après la pluie de chenilles ● c'est que le projet de chaque trajet ne se voit pas ● vivre à l'infinif ● la pierre en est, de ces usages, sertie d'un trait gris, qui à force de l'être, coutumier, se surcharge et vire au noir ou quasiment, trajets réitérés qui ne font qu'y passer, par là ● à son endroit, la dérive se voit de loin, manière d'y aller au faire en respectant ce détour qui sur le transcrit, au lieu d'être tracé trace de trajet, cerne la pierre apparue tout à l'heure sertie d'un pourtour gravé blanc puisque REPERES y ricochaient ● et voilà qui nous renforce dans le projet d'agir très consciencieusement cette dérive dont nos trajets sont atteints de par la présence là d'enfants mutiques, autistes pour certains, psychotiques pour d'autres ● s'y remarque ce tracer en O mal fermé que nous avons emprunté, une fois pour toutes, à ce Janmari dont la présence en a décidé, de cette emardée en marge du langage d'où est advenue cette pratique du TRA-CER-transcrire dont j'écris la légende ●



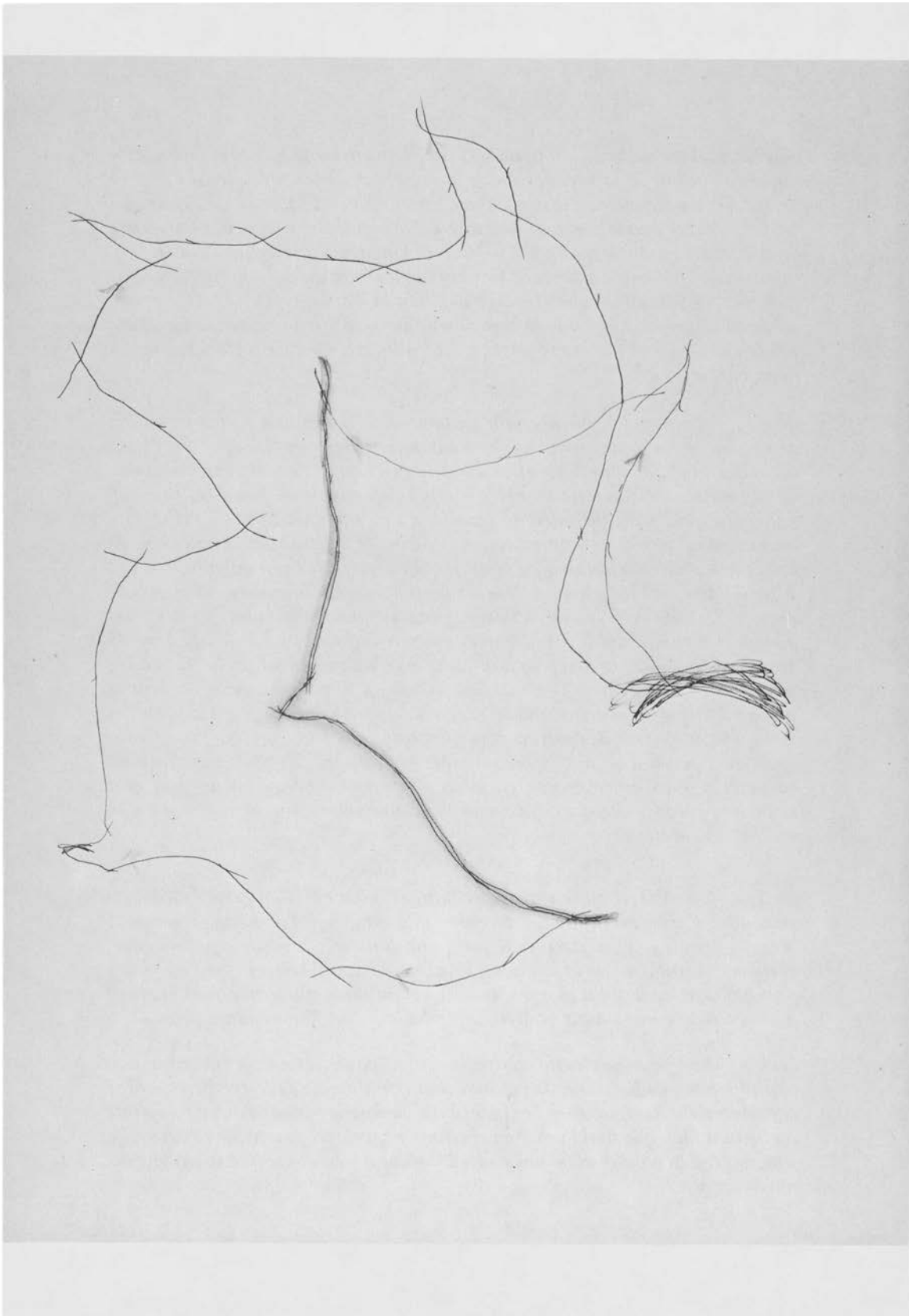
en voici un, de « caractère », qui part d'un ensemble de gestes transcrit ● il s'agit de fendre du bois à la hache ● de même que les trajets à la pierre sont de dérive, dérive il y a dans un ensemble de gestes dont le faire est coutumier ● ce lui là, qui pose le billot, prend la hache, fait les gestes nécessaires et, qu'il le veuille ou non, gesticule ● ce qu'il va faire se fera dans ce voir de quelque gamin là qui, à première vue n'en a rien à regarder, comme on dirait qu'IL n'en a rien à foutre ● voilà donc des gestes que « je » va faire, et qui ne le regardent pas, l'enfant-là ● voire ● et qu'est-ce qui le regarde, alors, ce regard qui n'en est pas un, langage vacant et, du même coup, cet un sans lequel il n'y a pas d'autre, et vice-versa ● possible ou pas de vivre à perte de vue ? d'où la dérive qui va advenir dans les moindres gestes de ce « faire » là, entr'autres, et qui est de fendre du bois ● cet homme qui est le propriétaire d'une centaine d'hectares a bien voulu que nous fassions ce travail de débarasser une de ses terres des pêchers qu'il y avait plantés il y a quelques années ● les pêches ne se vendent pas ● le tas de ces petits arbres ramenés par bien loin de la pierre de ce territoire ci se voit de loin, haut comme une petite maison ● les troncs sciés, il faut les fendre ● ce bois doit alimenter des poêles qui devraient l'être au charbon ● cet hiver, point de charbon ● du bois, il en faut, et qui se prête à brûler dans des foyers conçus pour du charbon ● d'où ces gestes qui les fendent en deux ou quatre, les petites buches des troncs de pêcher sciés ● en voilà le transcrit accroché à ce filet contre un mur de l'atelier des cartes, filet advenu de par un colonel de pompiers qui l'a prélevé sur du matériel de sport périmé, filet de volley-ball qui devient ici filet d'on ne sait quelle pêche puisqu'il y va de radeaux ● mais quelles mailles ! à croire que c'est des mines qu'il s'agit de ramener ● ce caractère « fendre du bois » y était accroché, geste bien utile par cet hiver, et qui prend de l'infinif, d'avoir lieu dans le champ du voir de ce Janmari proche, autiste invétéré, jumeau décalé dans le temps d'un certain dit Victor repéré par des paysans vers la Lozère ou l'Aveyron ● ils l'on dit à un monsieur Itard qu'il y avait un drôle de gamin qui se faufilait tout nu et quel que soit le temps de par les forêts et les granges ● Itard était expert en l'occurrence, puisque de Paris, où il était le directeur de l'Institut des Sourds-Muets ● Or justement ce gamin là ne voulait rien entendre ● et en voilà un autre, et qui est bien le même ; ne font qu'un, nom à part ● l'auteur de ce transcrit là a décidé de bien la marquer la dérive infligée à ce que seraient ses gestes à lui, tout naturels, s'il fendait du bois, hors de ce champ qui peut être dit du voir, des yeux de ce Janmari là, saisi de ce balancer qui lui advient à tout moment, mouvement horloger dont nous avons pu voir qu'il pouvait aller jusqu'à friser la frénésie ● allez donc vivre proche d'enfants dont on peut dire que rien (ne) les regarde sans que ce détachement de tout projet ne s'infilte dans vos

manières d'être, « corps » tout autant subtil que le langage peut l'être ● quoi est le plus subtil de la vacance ou de la présence, du langage ou du silence ? dérive il y a ● repérable ? disons la toute naturelle, à condition de savoir que ce mot là (entr'autres) ne veut rien dire ● dans les îles il y en a, des naturels ● quoi de moins naturel qu'un « il », fruit du langage ● si bien que cette dérive, remarquable de par le trait tant surchargé qu'il vire au noir qui la retrace, il faudrait pouvoir en déceler l'alliage ● ce mot là d'alliage, il faudrait le hisser sur le pavois d'ici, alors que le mot suivant dans le dictionnaire qui ne quitte pas le champ de ce qui me regarde, c'est : alliance, appelée à trôner dans les lieux capitaux ●

alliage, cette bouclé affirmée tout en haut de ce geste là ● du temps où il y avait encore des fanfares qui marchaient dans les rues en tête des cortèges, et alors que la clique allait se mettre à souffler en chœur dans les clairons, ceux ci étaient maniés de telle manière qu'ils cabriolaient au bout des bras, et, pour peu qu'il y ait du soleil ce jour là, ça ne manquait pas de reflets qui étincelaient, à croire qu'on en recevait plein les mirettes de la poussière de météore ● et puis ça jouait quoi pour ce qui concerne le bruit qui advenait ● la Marseillaise ou l'Internationale ● et nous en sommes loin, du coup de hache destiné à fendre cette bûche de bois de pêcher et nous y sommes en plein pour peu qu'il y en ait, des idées, dans cette dérive qui court ici et là, au long du geste, tout comme, un peu plus haut dans les Cahiers, on voyait la trace de ce nous-autres là tout le long d'une ligne d'erre ● le moindre geste est bourré d'idées à un point qu'on ne saurait croire, fourré de regards : c'est la foule des vivants et des morts, des voisins et des lointains qui sont trop loin pour y voir, mais on y pense ● on me l'a bien dit que ce transcrit là, allait imprimer ses caractères dans notre propre corps, à chacun là, devenu on ne peut plus commun, satanée ferronnerie, carcan du diable, alors que la parole, elle au moins, est subtile ●

or il s'agit de VOIR où se trouve accentué tel moment d'un geste nôtre et, si ça tombe, s'apercevoir que cet accentué là n'est qu'effet de langage ● autant dire ; - tu vois ● ce qui est tuer le voir pour nourrir le regard, le promouvoir, et nous y revoilà, à l'un et à l'autre, l'un qui la manie, la hache, et l'autre qui s'en balance, ce qui n'a rien à voir avec ce qui nous concerne, nous étant ce nous-çi, pas ce nous-nous nourrice d'un bébé-je, personnes conjuguées ●

ceci dit il se peut que cette dérive soit bien posée, et en vienne pour une certaine part, de l'alliage, de cet innocent qui aime la ligne d'erre, corps commun dont la rigueur et l'exigence décourage le langage qui après avoir scellé tant bien que mal l'unité en chaque un, parle de pureté, de candeur, de fraîcheur, d'ingénuité et de pas coupable, tant il s'en doute que son règne est massacre ●



des bouts de ferraille dans le bois d'un très vieil instrument, pour ce qui est du transcrit (p. 29) ● pour la ligne d'erre, ce que serait le vol d'un oiseau qui, enfermé, chercherait le dehors (p. 26) ●

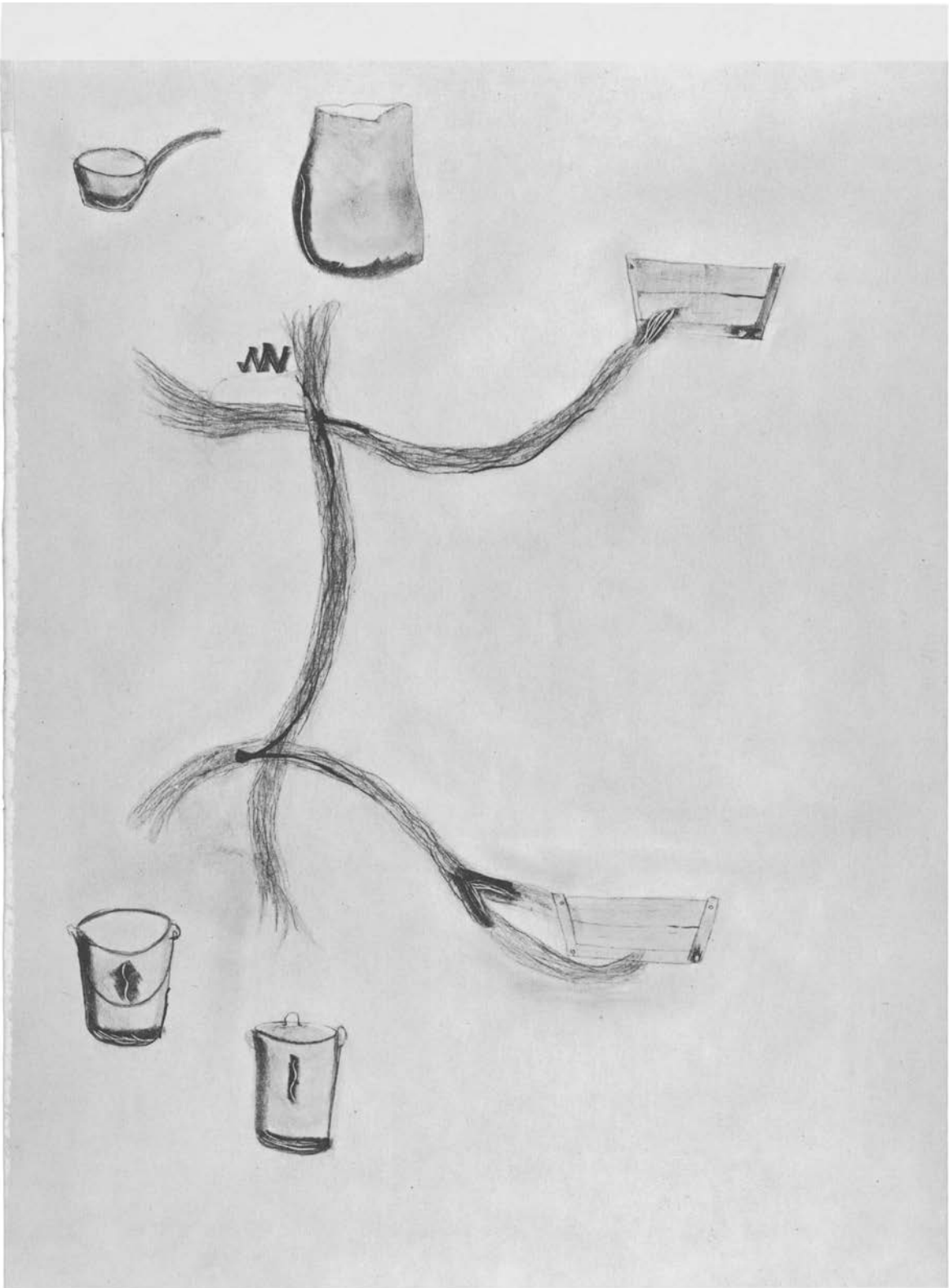
ferraille de la dérive dans ces fibres des gestes coutumiers ● ici il y va d'un moment de faire le pain qui nous est advenu de par la présence là, préalable à la nôtre, d'un four banal ● dire qu'une toute petite vieille surmontée d'un chapeau de paille noir est venue de loin, attirée par la fumée, pour voir si c'était vrai que du pain en sortait, cuit, de ce four là, c'est parler d'elle comme je parlerais de Janmari ● elle y est venue, aux repères ● de ce four sortaient des painis, dont on lui donnait une ou deux tartines et dont elle jouait comme d'une denrée déjà rare en son temps d'il y a soixante-quinze ans, et elle en échangeait des miettes, à l'école, contre des bonbons ● alors là, il y va d'autre chose : d'échange et de commerce, plus rien d'innocent ● les moineaux y sont toujours fourrés sous la voute du four, les jours de cuisson ● leur envol vrombit quand quelqu'un s'en vient ● dans ce hameau, il y a de l'eau retenue dans des bassins de pierre, de l'eau qui court le long d'un petit aqueduc bordé de grosses pierres qui me rappellent les livres que je disposais ainsi sur un carton à dessin qui faisait pente, et les billes roulaient comme l'eau qui coule ● je l'étais comme tout le monde, écolier, et j'en étais bien privé, des choses de la nature ● ici il y a de l'eau qui jaillit d'une source et qui coule en gros jet d'une fontaine ● cette chose qui a cours, dénommée l'eau, et qui ne cesse pas de s'en aller et d'y être là, on la retrouve dans le transcrit, en gravé blanc ● pourtant il ne s'agit pas de ce nous là, primordial. il s'agit de l'eau qui n'y est pas pour rien dans ce corps que nous avons de commun avec tout autre, corps subtil, elle aussi, et bien plus « nous » que le langage peut l'être ● bien plus ancienne ● respect aux ancêtres ● elle y est, en gravé blanc, arrière grand-mère des repères qui peut-être en dérivent ●

les fibres des gestes coutumiers sont en train de l'agir, le projet de faire le pain, comme il se fait deux fois par semaine ● et si de menues traces de gravé blanc y apparaissent aux ustensiles, seaux, sacs, pétrin, casserole, c'est bien que la ligne d'erre s'en approche ● j'ai parlé d'un oiseau enfermé et qui chercherait l'issue ● mauvaise image ● chauve-souris plutôt, qui n'a rien à en foutre du dehors ● on dirait à le regarder ● qu'elle cherche une lucarne ouverte ● mais c'est d'autre chose qu'il s'agit pour ce qui concerne sa quête en trajets brisés ● pour ce qui concerne la chauve-souris, il s'agit de moucheron, nourriture, la chose est certaine ● pour ce qui concerne Janmari, c'est d'un inventaire qu'il s'agit ● voir pourtant y suffirait, et même regarder, projet

re-trouvé ● le projet permet le regard, sujet toujours vacant ● pour l'agir, ce projet de faire les gestes qui attendent, choses autant que le sont le bois du pétrin et l'eau du seau, il s'en faut de rien ● ne parlons pas de la chose à faire, ce serait trop dire ● il y a du geste à réitérer ● de même souche, à ce qu'il en paraît dans le dictionnaire, sont les mots d'erre et de réitérer ● l'ancêtre commun : - iterare ● pas étonnant que l'erre et sa ligne s'y jettent et s'y confondent dans ces fibres des gestes coutumiers qui n'attendent que ça, de l'être, réitérés ● que ce Janmari là, gamin qui devient homme, le devienne, machine vive à faire le pain, il s'en faut de rien ● et ça n'est pas rien que ce RIEN là que, par respect, je majuscule ● alors ON va me dire : - ce RIEN là, c'est votre (bon) dieu ● quasiment ● ni dieu, ni maître... alors ? RIEN ● ce pour quoi la terre tourne, et Janmari aussi, sur ce LUI-même qui n'(en) est pas un ● et le rond qui s'affirme alors est bien de même allure, horloger, parfait ● infini(tif) ● il s'en faut d'un cheveu ● ce cercle qui, à jambes raidies et par saccades, s'accomplit de par l'existence de ce Janmari là, autiste, est bien tel que le dictionnaire m'en dicte la définition, circonférence, de circumfere : faire le tour, et non cirque où des personnes traitent un sujet en commun ● point de sujet ● point de cirque ● c'est parfait ●

ce qui ne l'est pas, parfait, c'est ce tracer qui lui advient, à cette main qui peut être dite sienne, à ce même Janmari qui les tient et les retient, dans son dos, les mains, quand il se met à tourner sur LUI même ● pas bien rond, ce tracer là ● pas ouvert, à proprement parler, mais ça se voit d'où le trait est parti et où il s'arrête, crayon soulevé dans un envol de main ● aux innocents les mains vives ● où il y a de la main, y a de l'espoir de n'y être pas tout à fait compris dans l'horlogerie qui, d'universelle qu'elle est, le deviendrait bien volontiers, unanime ● au langage, je ne m'y fie guère ●

mais au tracer... ●



II. LA TENTATIVE

LES AJONCS. (le 2 décembre 1974)

Il y a une nouvelle construction sur la terrasse. Les pluies se faisaient fréquentes et le vent plus violent. Il faut penser à protéger le lieu de la vaisselle.

Des arbres que la crue avait déposés dans le lit de la rivière, nous avons fait un toit. Il a fallu les transporter et ils ont été ici, près de la chèvre à scier le bois, abattus et entassés. Isabelle, que la parole ne fait qu'écarter des lieux où nous voulons la voir, est aimantée par ces arbres là, immobiles, présences silencieuses comme ces trous creusés par la pioche auprès desquels on voit l'enfant accroupie s'y tenant.

Deux transversales, support de l'armature du toit, ont été placées, parallèles du faite. Quatre poteaux les soutiennent, tenus à eux par fils de fer et méplats. Voici l'obstacle idéal pour des petites jambes : elles s'y agrippent, grimpent, enjambent ces poteaux, arbres de tout à l'heure. Tenace encore la petite présence quand les copeaux roulent sous la plane, et changé le balancer immobile sur ce tronc, où Isabelle grimpée à une extrémité et Robert à l'autre réalisent ainsi une balance inattendue, la chèvre à bois faisant support de l'ensemble. Les mâts des préaux d'écoles, où les gamins aiment se pendre et tourner, les voici : on les a plantés bien droits et solides et le manège des récréations repousse sur cette terrasse de cévennes.

Le squelette de l'abri est jeté, ses membres se détachent dans l'espace, il va falloir y poser la bâche.

LE PALAIS. (le 24 décembre)

... Une promenade nous avait guidés jusqu'au pied de ces deux dents de rocher qui dominent le paysage alentour.

Elle cherchait l'eau et les herbes qui poussent en touffes odorantes dans ces montagnes. Qu'un de nous-autres le lui permette, c'est déjà une brèche dans les mœurs en cours que l'on autorise à ces « enfants-là ».

Encore faut-il qu'un d'entre nous puisse pendant une heure suivre la course de cette enfant, le martellement rapide et régulier des bottes rouges sur le chemin.

La voilà donc les pieds dans l'eau, les bottes sur la berge et le bruit qui en émane couvre celui de la cascade proche. Ce ruisseau croisé après vingt minutes de marche se déverse de cuvette en cuvette et, les pieds dans une des cuvettes Alice rigole.

... Nous n'avons pas d'autre but que le spectacle d'une touffe de thym, cueilli parmi tant d'autres et qui, lorsqu'on s'en approche remplit tout le paysage.

Le chemin monte de plus en plus abrupt. Alice s'arrête un instant, s'accroupit et chie, puis repart de son trot agile. Nous arrivons à un petit col. Tout droit le chemin redescend, à gauche part le sentier qui monte aux « jumelles ». Nous faisons demi-tour après une brève halte, d'autres endroits étant plus propices au repos, comme ce ruisseau rencontré à l'aller, qu'Alice repère à plus de cent mètres malgré son camouflage de buissons et de ronces...

Puis viennent les quelques mas qui annoncent la vallée où se tient le Palais. Des chemins en partent qui viennent finir sur la nôtre qui maintenant prend des airs de petite route. Alice bifurque rapidement ; son démarrage m'a surpris et je la rattrape

dans le jardin du propriétaire, Grégoire, dont les trajets ont maintes fois croisé les nôtres, dont les gestes aux champs ont déjà fait repère pour un de ces enfants-là.

Nous reprenons le bon chemin, qui n'est pas droit mais tortueux, la pente étant raide. Nous la dévillons vers le Palais non sans faire halte, à plusieurs reprises, pour qu'Alice cueille des baies de genévrier et les portes à sa bouche, manger n'y étant sans doute pour rien.

LE PONT NEUF (le 4 décembre 1974)

Mardi matin nous étions en train de scier du bois lorsque Leila, qui d'habitude nous suit pas à pas, et reste là où nous sommes en train de faire, a pris le chemin de la cuisine. Au bout d'un moment, l'ayant « oubliée », je suis allée à la cuisine. Elle n'y était plus. Sur la table il y avait la petite jarre de blé, le moulin à café et dans un saladier du blé moulu et dans le verre gradué, du lait. Il semble bien qu'elle préparait des galettes alors que rien n'était prévu pour cela. Ensuite j'ai retrouvé Leila qui revenait seule de la lessive à grandes enjambées. D'une main elle tenait un pull sale à elle et de l'autre la boîte à savon. Nous sommes allées faire la lessive. Ne pas avoir le souci de Leila, l'oublier, fait qu'elle se met à faire avec son propre projet.

JOURNAL DU RESEAU

LE SERRET (le 8 décembre 1974)

8 h - Dominique allume un feu dehors, met la lessiveuse dessus. Nous ferons la lessive après manger.

Dans la matinée Jean déplace des pierres, installe un feu, amène un plateau en bois. C'est ici que nous ferons à manger. Cet endroit ne servait plus depuis six mois.

10 h - Dominique met de l'eau chaude dans un baquet, y met du linge à tremper, puis reverse de l'eau dans la lessiveuse pour y faire bouillir le linge. Toute cette eau transportée, versée, éclaboussée attire les regards de Michel et Albert qui en arrête sa ronde.

Ce midi nous mangeons là où nous mangions déjà lors des premiers séjours de Albert. A la vue des paniers qui arrivaient à cet endroit, Albert est venu s'asseoir à la même place que naguère. Michel aussi.

12 h 30 - C'est la lessive. Albert est plus loin, branchette à la main et « skie » à travers le territoire. Michel est près de la lessive mais ne touche à presque rien.

14 h - Nous allons aux « ajoncs » avec les bêtes. Là nous brûlons des endroits où l'herbe est sèche et où les ajoncs envahissent la terre. Une herbe verte y poussera au printemps. Albert cavale par ci par là avec sa branchette, assez loin. Michel à distance ne perd pas un de nos mouvements.

Ce soir Dominique finit la grande carte de la journée. Michel se balance puis saute au milieu de nos trajets. Albert se balance sur un tabouret. Jean fait des cartes. Dominique écrit. Michel fait courir ses doigts sur la table près de la bougie, en gémissant de temps en temps.

(le 9 décembre)

La terre est gelée ce matin. Pas moyen de sortir les bêtes. A 7 h 30 Jean sort allumer le feu pour la nourriture. Puis tout le monde suit et nous faisons un grand feu pour nous réchauffer. Les gamins suivent des yeux et de loin les opérations habituelles pour la préparation du repas : couper les légumes, éplucher les patates, verser le tout dans la gamelle. Faire une sauce, des oignons et la salade, surveiller le feu et la cuisson.

16 h - Nous goûtons au camp, là où se fait maintenant la nourriture. Albert vient se servir de biscuits et va s'asseoir à une place où nous mangions dans le temps et que nous avons réintégré une fois, il y a quelques jours. Michel s'approche mais s'arrête en face du plateau, les pieds ancrés sur le trajet qui fait artère du territoire. Il tente bien de pénétrer dans ce cercle nouveau mais il rebrousse chemin ; Proposer son plat en bois ne suffit pas, il faut le lui mettre dans la main. Le ventre ne commande pas toujours.

(le 12 décembre)

Ce matin il souffle un vent glacial.

Dominique monte dans la montagne avec les chèvres, Albert et Juan. Encore un feu. Juan s'occupe à l'alimenter.

13 h - Dominique va aux cartes à Graniers. Pendant que Jean fait un peu de lessive Juan continue le bâton qu'il a commencé de faire. Puis tout le monde descend au pré avec les bêtes.

16 h - Nous venons de remonter. Juan prépare le gouter pendant que Jean rentre les bêtes dans l'enclos. Juan a rempli à ras bord les petits plats de gateaux.

(le 19 décembre)

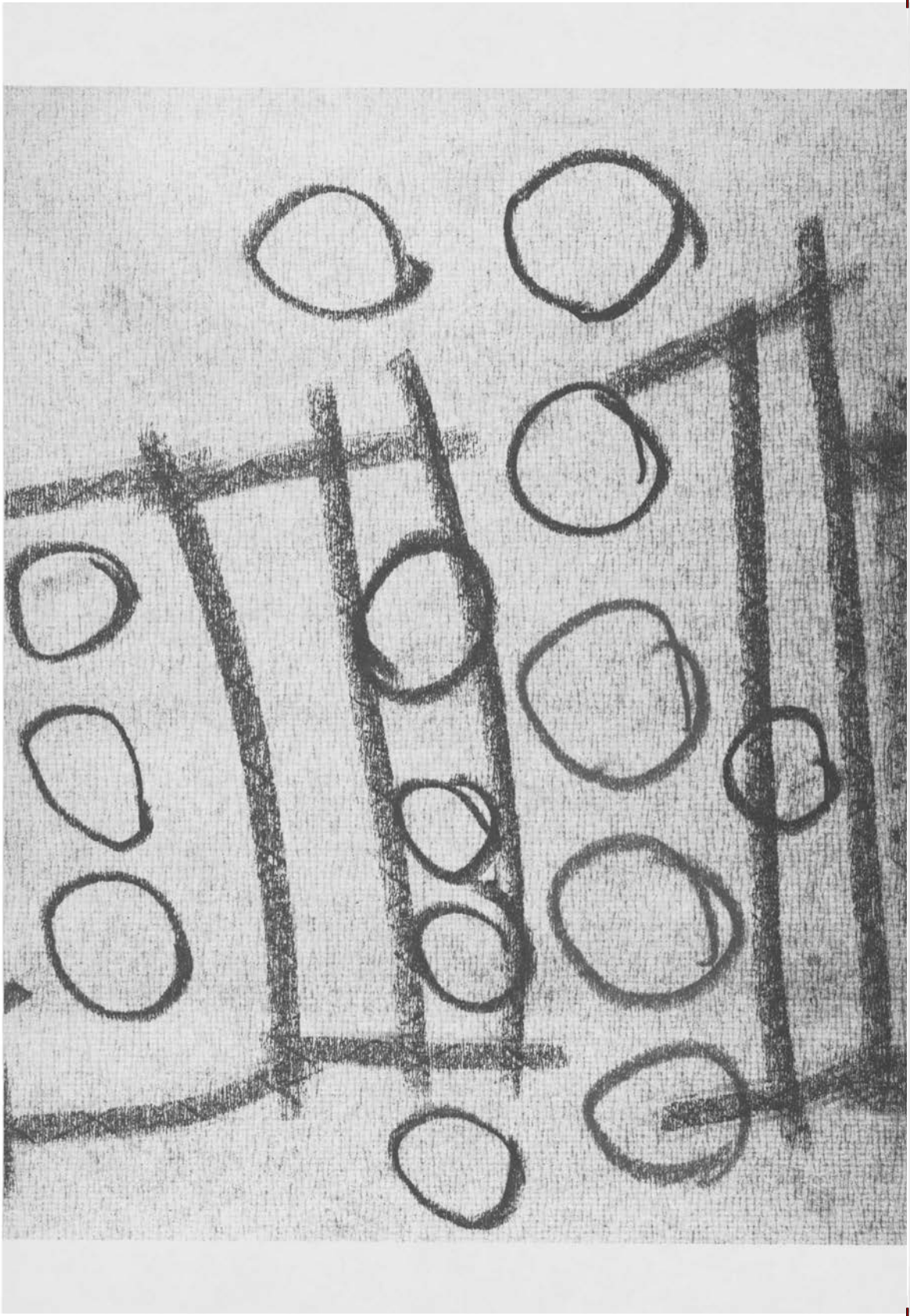
13 h - Dominique revient de Graniers. Il reste au camp faire du bois avec Juan et Michel;

Jean repart avec les bêtes, sur des murettes près de la bergerie en ruine, car il y a encore beaucoup d'herbe verte. C'est ainsi tous les soirs, au même endroit avant de les rentrer à la bergerie. Là, c'est toujours le même scénario : Jean double les bêtes 300 mètres avant d'arriver à la bergerie et elles avancent doucement, toujours par les mêmes chemins, jusqu'à la bergerie où elles rentrent sans insister.

Ce soir nous laissons Michel se débrouiller tout seul pour manger. Il en est encore à sa salade quand tout le monde a fini. Tant pis. Il se rattrapera avec le gateau.

Juan et Jean sont à la table-attelier, l'un avec un cendrier qu'il travaille à la gouge, l'autre qui finit ses boutons et les coud sur sa veste. Michel dessine un peu, près de Dominique qui fait des cartes.

Robert CASSAN - Monique
RENAUD - Dominique et Jean
LIN - Alain CAZUC



A PROPOS DE « L'OMBILIC ET LA VOIX »

pendant que ce CAHIER n°1 était sur cet établi d'ici, fait d'un pan de chataignier comme les gens de par là-haut la Lozère en taillent pour poser dessus les pierres plates qui font le toit de leur maison, m'arrivait ce livre dont la couverture est reproduite sur la page de droite, du côté du transcrit ● ●

sur la page de gauche, un « tracer » de ce Janmari d'ici, autiste obstinément opiniâtrement, si les adverbes pouvaient vouloir dire quand le verbe n'est pas levé, comme on le dirait du soleil ●

dans ce livre là apparaît citée cette « dérive » dont je parle ● qu'elle y soit nommée n'entraîne pas que la chose évoquée par le mot soit bien la même ● alors que je parle de cette dérive qui advient aux manières d'être de ce nous-autres là, proche d'enfants autistes ou psychotiques, Denis Vasse semble entendre cette marée qui ramène l'enfant à « cette rive du même » qu'IL, faute d'être, « ne quitte pas pour » cette navigation qui le lui ferait avoir un destin, une destination ●

ce livre de dernière heure, je n'ai fait qu'y ricocher du regard avant d'écrire ces pages-ci et de refermer l'enveloppe qui emportera ces légendes à l'imprimerie ; n'empêche que j'ai eu le temps de lire :

« La pratique psychanalytique nous apprend que la chose fascinante, quelle que soit la forme qu'elle revêt -œil, main, fleur, etc...- a toujours à voir avec le sexe ou la mort... » « La voix se présente comme L'énigme de la réalité humaine » ●

c'est moi qui, recopiant, majuscule le l apostrophe qui signifie que, d'énigme, il n'y en aurait qu'une ●

de même que je pose, en regard du dessin de couverture de ce livre paru dans « le champ freudien », un « tracer » d'un gamin autiste que je me garde bien de désigner comme « dessin », je propose une autre énigme que la voix : Ce voir qui nous incombe, à nous de cette espèce çï,- et je majuscule le C pour frapper l'œil qui lit, il ne s'agit pas d'un L ou d'un S ● ce voir est nôtre, réalité humaine ● il y va de ce qui ne nous regarde pas, ne nous concerne pas, qui ne concerne pas ce nous et ses besoins ●

les deux « planches » sont fertiles en ronds, en O mal fermés ● sur l'une, celle de droite, ces « tracer » veulent dire : tête, yeux, boutons -ou ombilics ? etc..● sur l'autre, celle de gauche, ces mêmes traces inscrites d'un tracer identique, je pense et je dis qu'elles ne veulent RIEN dire ●elles en sont de cette rive où RIEN nous regarde, à moins d'en décider que ce qui n'a rien à voir avec « il » ne nous regarde pas ● je parle de rive, autant parler de plage ●

IL (ne) veut rien dire, il vacant n'a rien à lui faire dire à ce TRACER, intact, tout à fait innocent, « chose » vivace réitérée, et par la main d'un enfant en

analyse, sur la feuille proposée par l'analyste ● pour ce qui est de ce nous-autres là, il ne s'agit plus d'une feuille, mais d'un rouleau de papier destiné sans doute à l'emballage et qui n'en finit pas ● dans cette pièce qui est l'atelier des cartes, à la vaste cheminée en creux dans un mur il lui arrive de fumer quand le vent vient du sud ● un pan de ce papier d'emballage en rouleau interminable a été découpé et cloué sur la poutre de la cheminée afin d'aider le tirage, pan orné, en ribambelle, du radeau de quatre lignes s'entrecoisant et de ronds en O mal fermés et tracés dans le sens inverse de celui des aiguilles d'une montre, de la main même de ce Janmari là, autiste ● et j'en étais à écrire : « chose » vivace réitérée, et par la main d'un enfant en analyse, et par la main de tout enfant, ce Janmari devenu grand entr'autres ● de cette chose là, la voix en dispose, comme le ferait un gamin qui emprunterait des coquillages pour « faire » un bonhomme sur le sable ● il y a du somptueux dans le moindre coquillage, et c'est désastre que de le voir logé à cette enseigne d'être œil, oreille, pied, et pourquoi pas ombilic, à l'émerveillement de qui voit l'enfant en être à ce stade d'en faire un, de bonhomme, preuve flagrante qu'IL arrive, ce qui peut s'écrire qu'il a rive ● ça n'est pas d'hier que je ressens l'injure faite à la mer et au sable, injure à vrai dire spécifique, réitérée, glorifiée, récompensée ● il y en a des concours de bonshommes, sur la plage ● sont affreux ●

reste la mer à voir, qui n'y est pas tout à fait pour rien, et dans ces coquillages manipulés, et dans le moindre de nos gestes ●

Denis Vasse

L'ombilic et la voix

Deux enfants en analyse



Le champ freudien
collection dirigée par Jacques Lacan

aux Éditions du Seuil, Paris

POSITIONS ET MIRAGES

L'INNOCENT EFFICACE

I

Recherche dans la tentative : Qu'est-ce qui dans l'espèce humaine prélude à tout moment et en chacun de nous à l'usage de la parole et qui pourrait permettre à un enfant autistique qui en est privé, de retrouver l'usage de ce corps, de ces mains, de cet espace, de ces trajets qui ne sont pas les siens, étrangers depuis sa naissance ou confisqués par l'institution hospitalière. Que ce ne soit ni l'instinct, ni un principe de plaisir se confirme du double fait que c'est dans son défaut ou ses défaillances chez l'animal humain que s'inscrit l'usage de la parole et que le manifesté d'un enfant mutique n'a à proprement parler Rien à voir avec celui d'un animal puisque son voir se porte sur ce qui ne le regarde pas et que sa quémante n'est pas besoin ou demande, aimantée par ce Rien qui peut faire qu'il s'en balance ou qu'il s'y mette.

Qu'il s'Y mette... ou s'EN balance.

Pour qu'un enfant parlant innove il y va de quelqu'UN et d'un Autre. De quelqu'un qui se prend pour tel, autonome et libre à son propre regard qui n'est que regard de l'Autre, pourvoyeur d'identité et comptable des « initiatives ». D'où la perversion pédagogique instituée qui encourage ce fait que l'enfant se prenne pour quelqu'un et manifeste sa « personnalité » dont pérénières sont fiers et soutiennent la leur jusqu'au point où le petit bonhomme devient singe qui va à la parade, structuré comme un langage.

Dans ce réseau où vivent des enfants mutiques les cartes ne désignent aucune identité. Elles tentent de décrire ce fait, qu'autour de l'initiative de l'enfant, des repères ont joué, sans que Je y soit pour quelque chose, articulés ou désarticulés, construits ou produits par les circonstances, réels ou hallucinés.

Points de repère situés sur ce que Deligny appelle *corps commun*, tissu dont la chaîne est coutumière et quotidienne, faite des usages des présences proches de l'enfant mutique, et dont la trame hallucinée échappe à notre regard. Le corps commun dont les cartes font le tracé est précisément ce qu'il y a entre les Uns et les Autres, toute personne vacante.

Ce que les cartes mettent au jour ce n'est pas pour autant le catalogue des schèmes et des comportements innés et rigides, à quoi les biologistes réduisent l'espèce et que l'humain aurait dans sa besace préluant une fois pour toutes à son histoire, mais la nécessité toujours actuelle pour l'enfant mutique ET pour chaque UN de se repérer à des traces en réseau, nécessité dont on affirme qu'elle est redevable de la parole, alors que la parole en dérive ou s'y greffe, lorsque ces traces sont des sons, sens institué sur du non-sens primordial.

Là où l'on répète à la cantonnade qu'il y va d'une détermination primaire du JE par le signifiant, Deligny avance qu'y prélude un repérage aux traces du corps commun. Et que l'innové de tout enfant en dépend.

II

Lorsque Deligny fait faire des cartes des trajets et des lignes d'erre des enfants mutiques, le PPHUIT moyen – entendez le psychanalyste parisien et progressiste, humaniste et travaillant en institution, thérapeute enfin – et bien le Pphuit crie au scandale : « Vous faites de l'éthologie humaine, vous observez des fourmis, vous kollaborez avec les parents bien pensants qui ne pensent justement qu'à s'en débarasser... » etc.

Le pphuit n'a rien compris.

Les cartes ne sont pas des instruments d'observation. Ce sont des instruments d'évacuation : évacuation du langage, mais aussi évacuation de l'angoisse thérapeut que.

C'est pour désangoisser Jacques qui se sentait responsable des gamins, inquiet de leurs trajets, de leur errance que Deligny conseille : « Fais des cartes », comme on dit : « Pense à autre chose ». Et Jacques trace les lignes d'erre des enfants autour des trajets coutumiers de leurs présences proches. A son tour Jacques, accueillant ses frères en a vite marre de tout leur dire sur les usages du Serret et leur demande de tracer leurs propres gestes quotidiens. Depuis leur arrivée un magnifique serpent coloré leur rappelle l'ampleur des gestes oubliés dans le quotidien machinique.

Il se trouve par ailleurs que les cartes superposées, comparées permettent de découvrir tout autre chose – comme le travail du rêve permet, en condensant des traces de retrouver les repères insoupçonnés qui structurent l'inconscient. Il le permet si l'analyste reste attentif à ce travail, demeure en marge du sens et se maintient longuement dans les connexions sans fin du « non-sens ».

Ainsi Janmari apparaît aimanté par l'eau (à tel point qu'il a été le sourcier de la tentative). Ainsi Serge (ou Christophe ou Marie-Pierre) semble camper à l'intersection de certains trajets, à proximité de nœuds coutumiers – comme il y a des nœuds ferroviaires. Ainsi des échancrures apparaissent dans des trajets, que leur finalité voudrait rectilignes, ruptures pour rien, inutiles et pourtant nécessaires semble-t-il puisqu'elles ponctuent les manières d'être d'un gosse mutique comme elles ponctuent aussi les nôtres.

Les cartes deviennent ainsi les instruments de découverte du corps commun cette surface lisse située entre l'un et l'autre, en deçà du langage, de toute symbolique, de toute finalité. Les trajets d'un gosse, au contraire de ceux d'une fourmi, ne se font pas au plus court, aimantés par le besoin ou la nécessité. Ce sont des lignes d'erre où les stations, retours, balancements et boucles obéissent à des invites à la fois réelles ou imaginaires, décodées, ouvertes en constellation et non clôturées en système.

L'ambiguïté des cartes, s'il y en a une, est levée aujourd'hui plus qu'hier puisqu'il s'agit d'observer l'adulte : Que fait-il en trop ? c'est à dire pour le gamin. Qu'est-ce qui, dans ses gestes est la marque du fait qu'il risque de se transformer en animateur, pédago, ou garde malade. Bien sûr demeureront toujours ces gestes de *dérive*, qui marquent l'attention portée aux enfants et le souci de les faire prendre part au coutumier donc de rendre celui-ci lisible. Mais personne dans le réseau ne veut s'occuper des gamins mutiques comme on s'occupe d'un handicapé. Jacques a vu des séquences du film tourné au Serret : « A terme, dit-il, c'était la croix ». Les cartes ont permis cela aussi : couper court à l'infantilisation toujours menaçante et à la prise en charge systématique. On les prenait pour des idiots.

Il se trouve aussi – et ce n'est pas négligeable – que les cartes donnent le change à l'angoisse parentale : « Que fait, que devient mon gosse ?... » Voilà. Parfois pas plus qu'hier. Souvent un changement notable est perceptible dans les différents manières qui constituent la vie quotidienne. Autre chose en tout cas et qui n'est pas lisible en termes de progrès.

...« désangoisser, angosser, angosse... »

Aux prises avec les mots issus d'un *psychanalysme* virulent dont s'émaille volontiers le langage des passants, le mien, de langage, se cabre ou fait des écarts dont il m'arrive d'être confondu. Et la voilà, ma cavale langagière, harcelée par ce trou devenu fort commun de l'angoisse. N'étant en rien praticien de la psychanalyse, je n'utilise pas ces mots. J'ai les miens dans ma trousse coutumière dont aucun ne correspond à ceux dont est pourvu l'arsenal des connaisseurs.

Ce que j'en dis de J. LIN dans ce que nous appelions son « île », c'est qu'il devait avoir été débordé par les manières d'être des enfants advenus, ne serait-ce que par moments. La pente qu'il devait remonter pour arriver jusqu'au lieu où j'étais d'habitude, l'essouffait quelque peu et ses récits en prenaient un ton haletant. J'en ressentais quelque alerte, cependant que l'une ou l'autre d'entre nous avait pris le relais de sa présence. Guy Aubert y passait, ne serait-ce que sur la route en surplomb. Je veux dire par là que lors des premières cartes, J. LIN ne travaillait pas sans filet. La robustesse élémentaire du réseau de ces présences dans l'espace environnant, (les trajets coutumiers des uns étant bien connus des autres) devait parer à ce « sentiment » dit d'angoisse si je comprends bien ce mot là.

Pas tellement question de quelqu'un dans cette aventure, bien que J. LIN soit nommé.

Ce que j'en attendais des cartes ? Justement d'échapper quelque peu au dénommé qui somme toute n'était, n'est pas de notre ressort. Inscrit ailleurs sur un certain registre, chaque enfant là l'était. Grâce à ces trajets esquissés, nous avions affaire à autre chose qu'à la personne psychotique de chacun. D'où l'île. Et je le savais, ou presque, que je jouais sur les mots. Ille pour ils.

Mais s'agit-il de nous y « observer » ?

Le verbe l'emporte toujours si on le laisse dire. Qu'ici on n'observe pas les enfants, bascule en : « ce sont les adultes qui le sont, observés ». Chacun son tour, et Sainte Contestation sera bien contente. Je les entrevois les prisons de demain où les gardés apprécieront la bonne tenue des gardiens. Il y a toujours un bel avenir pour les institutions et ce grand jeu de bascule ne s'y arrêtera pas de si tôt. Je rejette donc « observer » comme un amateur de poisson en refuserait un de pas frais.

Les cartes ? Il s'agit d'apprendre à voir ce qui ne nous regarde pas, je veux dire ce qui n'intéresse pas, à première vue, ni « je » ni « il ».

Del.

III

Janmari n'est pas Victor, enfant-problème dont Itard posait ainsi l'intitulé : Déduire « de ce qui lui manque la somme jusqu'à présent incalculée des connaissances et des idées que l'homme doit à son éducation ». Janmari (ne) manque de Rien ou toujours d'autre chose et, au regard des « idées et connaissances », le nôtre, il manque de Tout. Le calcul semble donc tout fait : Innocent.

Bien sûr il en sait des choses et le hasard doit bien les faire pour que Janmari retrouve des sources, saisisse le fonctionnement d'un bassin, fasse le zouave à point nommé devant un psychiatre en-quête, ou se prête aux demandes d'un autre enfant proche. Mais il est vrai que ce n'est pas au registre des « idées et connaissances » que Janmari émarge, pas plus d'ailleurs qu'à celui des affects et des pulsions.

Aucune recherche ne porte *sur* lui qui pourtant « mène la tentative ». Si le dire n'est pas pour rien ou pour donner le change à notre conscience morale, c'est que Janmari étaye bel et bien une position, qu'il est le militant à part entière d'un parti pris. Qu'est-ce que cette position peut bien vouloir dire pour la médiseuse d'aventure ? que Janmari est sacrifié.

Innocent, Sacrifié...voilà de quoi prêcher une croisade.

ON avait dit de la tentative que sa dérive n'était que l'effet d'une « méconnaissance » du verbe dont tout un chacun est supposé savoir qu'il est la loi de l'espèce humaine. Deligny ne prétend pas méconnaître cette loi : « **A ce pouvoir qu'est celui de la parole, dit-il, on pourrait croire que les enfants fous s'y opposent. Certes, ils échappent à être circonscrits.**

Je ne les prends pas pour autant pour l'Être Suprême et ne les charge pas de représenter en personne la nature de l'homme. Je ne désigne pas bon le fou comme a pu l'être le sauvage. Ni mon propos, ni mon projet ne les encadre à être ces sujets là. »

Deligny dit simplement : « Je suis un mécréant », « Ici nous sommes tous des mécréants. Ici, nous n'y *croions* pas à la parole, nous ne y *fions* pas »... et c'est là que Janmari nous aide à tenir cette position insoutenable, nous aide dans notre dérive. Personne n'ignore dans ce réseau que le langage n'est pas religion ou mythe qui se soutienne d'une croyance ou se refuse par hérésie, qu'il est constitutif du moi et du soi et que rien, de ce qui germe sur ce terrain là, n'échappe au moulin à paroles. Simplement Janmari et les autres, permettent cette dérive du radeau qui a commencé avec ce pari de mé-fiance, de mé-créance.

Qui dérive ? Ceux qui veulent bien se demander sérieusement ce qu'il adviendra de leurs manières d'être une fois qu'ils auront mis la parole au rancart de l'établi, en différé du coutumier, en légende des cartes des usages et des lignes d'erre. Ceux aussi qui ont gardé, de leur passage dans des institutions -politiques ou psychiatriques, répressives ou progressistes, ouvertes - le souvenir que la parole y est bien pour quelque chose, non seulement dans leur fonctionnement manifeste mais aussi dans leur fin inavouable, jusqu'au point où c'est la parole elle même qui se prend pour fin. Ceux aussi qui ont acquis la certitude que le langage, c'est comme l'atmosphère : on en respire mais ça se pollue ; que toutes les causes communes finissent par s'y enliser et qu'il faudrait peut-être les terminer, ces causettes, et se tirer ailleurs pour voir si par hasard, autre chose ne nous serait pas commun.

Voilà en quoi Janmari est efficace : le fait de vivre avec lui permet de voir venir de loin la parole, comme on voit venir de loin la justice lorsqu'on vit avec des délinquants.

« J'appartiens au langage, dit Deligny, et c'est un monde. Je lui doit tout. Il est mon maître. De vivre proche de ces enfants là, qui lui échappent, je le vois venir et de loin. »

Que le langage soit notre monde peut nous aveugler sur certains de ses effets qui ne sont ni des effets de vérité ni des effets de réalité mais des effets de maîtrise. D'où la nécessité de prendre ses distances pour percevoir la position de ce langage là : celui qui fonctionne à l'intérieur de toutes les forteresses. Les réunions de pavillon à l'hôpital, les A.G. dans les groupes politiques, l'animation et le discours éducatif mais aussi la contestation dans l'école ou l'université. Il s'agit là d'une autre question que celle que posent habituellement les analystes : non pas : « Qu'est-ce que le langage structure ? » mais « Qu'est-ce qu'il institue ? » Et cette autre question ne semble pas les laisser indifférents s'il faut en croire les soubresauts du qu'en dira-t-on.

Alors le silence est plus qu'un droit. C'est une arme efficace, c'est une vanne. La vanne du silence on peut l'ouvrir de temps en temps, histoire de laisser couler le trop plein de discours des touristes structurés comme un langage. On peut même lancer la vanne du « silence obligatoire chez Deligny » pour occuper les mornes soirées consacrées aux atteintes à la liberté d'expression. La vanne Deligny, en écho, s'il le faut, du pseudo « Soulèvement de la vie », ce serait : « Peuple, prends la parole et remets la à sa place. »

IV - LE NEZ DE VICTOR.

Pour résoudre son « problème de métaphysique » Itard s'appuyait sur deux principes : 1) L'intelligence d'un individu « faite d'idées simples ou complexes est relative au petit nombre de ses besoins » -2) la connaissance des signes ouvrant la voie de l'éducation et de la vie sociale rend possible la combinaison de ces idées dans notre esprit. (10/18, p 134). Or ce Victor brouille les pistes à plaisir, à croire qu'il s'ingénie par son

comportement énigmatique - du moins tant qu'il n'est pas d'homnesticité -, à nous montrer ce pauvre Itard, à peine sorti de l'École, celle de Condillac, cherchant à devancer les leçons de son maître et s'acharnant sur les données d'un problème pour lui insoluble. Jugeons en : Cette « figure insignifiante et grimacière » est-elle celle d'un animal que la faim seule amène à la cuisine, celle d'un jeune chiot auquel la vue de la neige fait pousser des cris de joie, qui y court et s'y roule ? Est-ce plutôt celle d'un sauvage des pays chauds qui ne connaît que ces quatre choses : dormir, manger, ne rien faire et courir les champs ? Mais alors, à cet être de besoins dont on peut faire l'inventaire, comment les mêmes circonstances peuvent-elles arracher indifféremment de « bruyants éclats de rire » et une espèce de « rage frénétique » ? Quel est le code de cet être porté aux « rêveries mélancoliques » au bord d'un bassin ? Et que dire de son plaisir à s'éveiller de son sommeil animal pour se livrer devant la fenêtre... « le col tendu et les yeux fixés vers les campagnes éclairées par la lune, à une sorte d'extase mélancolique » ?

Figure insignifiante en effet, oreille tendue mais insensible aux signaux qui décident l'animal ; Regard perdu, pourtant fasciné par les reflets de la lumière sur l'eau ; visage fermé aux signes humains mais ouvert à la contemplation qui est signe de l'humain.

Pourquoi faut-il donc qu'Itard tienne à réveiller, comme si elle était endormie -« par les stimulants les plus énergiques »- cette sensibilité qui, somme toute, est à la mesure des rêveries du maître solitaire ? Pourquoi, si ce n'est qu'il est persuadé que mort à la vie sociale, l'enfant-sauvage ne retrouvera l'usage de son corps et de ses sens, la trame de son espace que par une renaissance signifiante, une renaissance aux signes.

Une pause dans ce journal. Une page de publicité gratuite pour l'école orthogénique de Chicago... Pourquoi cet agacement -le seul- de Bettelheim face à l'encombrement de la salle à manger de l'école par l'appareillage électrique que Joey, l'enfant-machine, trimballe avec lui ? Joey ne mange, ne dort, ne chie que branché sur un système de machines faites de lampes, de fils électriques, de moteurs. ON veut bien de ces branchements, lui signifie-t-on, mais à condition que cet appareillage n'empêche pas l'enfant de manger.

Ces appareillages, ces « gadgets » comme les appelle Bettelheim, sont interprétés comme des « préventions », des défenses et... « cependant, nous avons l'impression que les « préventions » humaines représentaient la meilleure voie ; nous espérions qu'en tournant sa colère sur nous il pourrait devenir actif dans une relation humaine. Sur ce point nous avons surestimé sa capacité d'interaction avec d'autres êtres humains » (*La Forteresse* vide pp 329-330) Cet aveu n'empêche pas Bettelheim de vouloir remplacer les appareillages par des connexions humaines et ces connexions d'être nécessairement symboliques et affectives. ON veut bien jouer le jeu de Joey qui manifeste ses colères et son désespoir lorsque ses machines ne marchent plus, mais ON arrive à « l'avoir » puisqu'il finit par accepter qu'un simple bonbon -America ! America !- puisse faire l'affaire et redémarrer le tout : « En effet, il tendit la main, prit un bonbon puis regarda sa machine en disant : «Maintenant les fils sont bons. » Nourrie d'amour, l'énergie vitale coulait. Joey était rebranché. » (p 321). En un mot : « On peut encore te faire le coup du déplacement du désir ! » Ce système machinique, il faut le réduire au symbolique. Il ne peut pas y avoir de rapport entre Joey et son éducatrice, cette forteresse de la psychanalyse, qui ne soit chargé de symboles, eux-mêmes catalogués une fois pour toutes dans le registre des zones érogènes et pulsions partielles qui est le seul accessible au magasinier de l'inconscient.

Nous reprenons le Journal. Itard n'est pas Bettelheim, pas tout à fait. C'est une question d'école et d'enregistrement... En effet, Victor à son arrivée est une figure monstrueuse, ni homme ni bête, plante qui peut se mouvoir, être de pierre inconnu dans la statuaire sensualiste de l'époque : « Ses yeux voyaient et ne regardaient pas, ses oreilles

entendaient mais n'écoutaient pas ». « Son épiderme fin et velouté ne craint ni les charbons ardents, ni l'eau bouillante ; l'organe de l'odorat est exercé mais le tabac ne provoque pas l'éternuement »... Tiens ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de nez ?... Attendons.

« En un mot les propriétés nerveuses des sens sont extrêmement faibles ». C'est donc une question d'allumage, pense Itard, bon élève. Il suffit de trois mois pendant lesquels on procédera à « un excitation générale de toutes les forces sensibles » (p 148). En effet trois mois suffisent : Le toucher se montre « sensible à l'impression des corps chauds et des corps froids, unis ou raboteux, mous ou résistants ». Mais surtout l'enfant-sauvage « recouvre » le sens de l'odorat et la statue s'enrhume. On comprend que ce soit important puisque toute re-naissance se soutient d'une régression. C'est un principe que les psychanalystes n'ont pas inventé ; simplement la maladie, « signifiant du désir » se pose ailleurs que sur pipi-caca. Chez Itard le sens premier c'est l'odorat : c'est à celui-ci qu'il faut revenir et dont il faudra repartir.

Enfin Victor éternue bel et bien : signe de civilisation puisque « l'éternuement et la sécrétion des larmes » sont la marque de « notre sensibilité »... Un coryza et deux affections catarrhales viendront confirmer le triomphe d'Itard. C'est « le développement du principe de vie » (pp 144-149). Arrêtons là nos moqueries et notons en résumé : Le tableau sur lequel Itard lit les symptômes et la re-naissance de Victor à la civilisation c'est la statue de Condillac. Le tableau sur lequel un psychanalyste « orthogénique » lit la re-naissance d'un enfant psychotique à l'Autre, c'est celui des zones érogènes de l'Ecole Freudienne.

Deux systèmes de référents, deux calendriers des étapes de la socialisation, deux types de régressions bénéfiques. Deux savoirs. Deux écoles.

V - LE COUTUMIER ...

Jacques, un peu méfiant, un peu ironique : « Ici tout se passe à ras de terre »...Mettre la table et manger, préparer la cuisine, laver la vaisselle, couper et scier du bois, faire la lessive, faire ses besoins, s'habiller, préparer et cuire des galettes, sortir les chèvres. Cela c'est le coutumier. Ce qui, chez les animateurs, s'appellerait des activités.

L'espace de ce coutumier est traversé par des TRAJETS relativement fixes autour desquels se font et se défont, se nouent et s'enroulent les LIGNES D'ERRE, celles que suivent les enfants : trajets parfois pour rien, virevoltes, balancements, boucles « calligraphiées ».

L'équipe trace régulièrement l'ensemble de ces trajets en même temps que les lignes d'erre d'un enfant. Pourquoi ces cartes ? pour raviver cette mémoire psychotique que nous avons tous, pour voir ce que le regard ne peut plus voir : le balancement de Janmari qui se fait aux nœuds des trajets du coutumier, la redécouverte par un enfant d'un endroit passant près de la rivière. Ces cartes mettent au jour cette extraordinaire sensibilité de l'enfant psychotique à l'ordre des choses qui fait par exemple qu'un cendrier, disparu trois ans auparavant, réapparaît, retrouvé par Janmari sur un simple geste, un « rien », un tapotement sur la table qui est venu lui faire signe, lui rappeler que là était sa place.

Sensibilité au CORPS COMMUN, réseau de repères et de traces qui s'étend entre l'un et l'autre, qui n'est ni l'un ni l'autre. La moindre altération à cet ordre provoque l'angoisse : une porte entrebaillée alors qu'elle devrait être fermée, un objet oublié.

« Photographiez si vous voulez, nous dit Jacques, mais surtout ne touchez à rien ».

(Avril 74)

VI

« Il y a deux sortes de dépendances : celle des choses qui est de nature celle des hommes qui est de société... Maintenez l'enfant dans la seule dépendance des choses, vous aurez suivi l'ordre de la nature dans le progrès de son éducation... qu'il ne sache ce que c'est qu'obéissance quand il agit, ni ce qu'est qu'empire dans ses actions et dans les vôtres ».

J.J. ROUSSEAU, *EMILE II*

Il y a une cohérence profonde entre le projet de rendre aux usages quotidiens l'épaisseur d'un rite (faire la vaisselle c'est plus que faire la vaisselle) et celle de substituer au libre-arbitre de chacun la nécessité des choses. Jusqu'à retrouver cette disposition spécifique, que le langage mutile, qui nous pousse à percevoir comme nécessaires les choses qui n'ont aucune utilité.

Difficulté d'un projet de vivre avec des enfants mutiques qui ne se soutienne pas d'un discours d'intention ou d'une discipline instituée, mais qui s'affermisse sur ce qui en nous prélude au langage et à la finalité. Gestes pour rien, parmi les choses, et qui pourtant permettent. Mieux : dès que ces simulacres, ces invites sont prises dans un réseau symbolique, nous dérivons dans la mauvaise direction... vers la domestication, l'ennui, l'attitude thérapeutique et l'institution. Il n'y a entre un gamin mutique et sa présence proche (ou sa mère) aucun signe de reconnaissance net. Simplement quelque chose dans la constellation de l'halluciné ou de perçu leur *fait* signe, sans que le locuteur puisse se réjouir d'avoir franchi un pas.

Rien ne se répète, de ce qui fait signe, qui permette de prévoir donc d'espérer. D'où la réticence de Deligny à parler d'un mieux si ce n'est celui que le réseau a rendu possible et que les parents, à leur tour, peuvent confirmer s'ils acceptent une échancrure dans leur vie où le mutique puisse poursuivre la sienne.

VII

« Y a-t-il un plaisir du corps commun », demandait le touriste éclairé au concierge de Graniers... « Epreuve de cohérence, constance des tensions, plaisir de l'ordre de ce que Freud décrivait sous le concept de narcissisme primaire ? »... « **Nous avons vécu sous péché pendant des siècles. Faudrait pas que maintenant nous nous mettions à vivre tout préoccupé de savoir s'il y a du plaisir, comme on pourrait se tracasser à propos du péché. Jouissance etc. c'est comme une morale donc fallacieuse à priori : Tout a une fin, ou doit en avoir une. Or ici nous faisons la grève de la fin.** »

Le narcissisme primaire se conçoit comme un redoublement imaginaire où Je me retrouve, soutenu par un signe, un geste de l'Autre, lorsqu'il s'agit d'être parlants. Or il se trouve que pour un enfant qui vit dans la vacance du langage, s'il en va aussi d'autre chose que la chose pour faire repère, cet autre chose est *indifférent* : Jacques chasse les mouches autour de lui. Et...un gosse part faire la vaisselle, Gisèle lance une pierre sur l'évier. ET Janmari abandonne son petit déjeuner auquel il tient tant et part chercher une pince dont Jacques a précisément besoin...

Dans la constellation du corps commun, dans les trépignements de ce qui est halluciné par un enfant mutique, quelque chose...autre chose est venu soutenir un projet sans qu'il y aille d'un manque ou d'un plaisir.

Le plaisir est toujours second ; pisser par exemple ne va pas que de soi et de l'envie que je pourrais en avoir. Un chien ne pisse pas où et quand il a envie. Il territorialise. De même

Philippe, torturé par une envie de pisser qui ne trouvait pas où, à la suite d'un déménagement. Il lui a fallu reterritorialiser. D'où l'importance que les repères ne soient pas *pour* le gosse, taillés sur mesure dans un territoire. Encore faut-il qu'il puisse déménager. Ces gosses sont des nomades qui n'ont rien à faire d'un appareillage symbolique et routinier commode pour des sédentaires.

Peut-être faudrait-il proscrire le terme « envie » dans le quotidien comme dans l'usage de notre corps. D'abord parce que rien ne s'explique ainsi mais aussi parce que c'est le meilleur moyen de briser la solidarité d'un enfant mutique et de ses présences proches ; « Si nous commençons à parler d'envie, dit Jacques, il n'y aura bientôt plus de raison pour que nous continuions à vivre ensemble ».

Discipline ? Si on veut. Mais surtout : Instituer le plaisir, l'envie, la libre expression de chacun, comme moteurs d'un projet c'est lui donner une finalité qu'ils n'ont pas et une cause que nous ignorons. Tout peut faire signe à un gamin que rien ne regarde et qui voit tout ; tout projet comporte sa part de POUR RIEN.

VIII

« Foutez un animal dans un zoo, en dehors de son espace naturel et il tourne en rond... Or Christophe tourne en rond : on serait donc tenté de dire : un gosse mutique tourne en rond parce qu'il est privé de l'espace naturel à un enfant humain, le langage. Ce n'est pourtant pas vrai... Que nous soyons une espèce langagière, cela ne se discute pas... n'empêche... »

Ces gosses ne parlent pas et le fait de vivre avec eux peut nous permettre de voir ce qui n'est pas de langage en nous, à condition que nous n'essayons pas, pour calmer notre conscience, de les ramener au champ de la parole en transformant les repères décodés et indifférents pour nous en signes systématisés.

Des repères réels, dans le coutumier, c'est à dire de ce que Deligny appelle des simulacres, il y a un usage établi et raisonnable si l'on peut dire et un usage institutionnel et langagier. Les repères ont permis de déplier dans l'espace, en séquences, des gestes réduits au plus court chez un être parlant et agissant en vue d'une fin. Dépliés, ces gestes retrouvent leur calligraphie naïve et sont lisibles ; ils permettent à l'enfant mutique de prendre éventuellement part au coutumier. Mais ils risquent à tout moment de devenir une nouvelle symbolique, surface d'enregistrement au sens propre des projets du gosse.

Oui, il y a forclusion du symbolique chez l'enfant mutique : le symbolique est en creux, laissant se nouer entre elles deux chaînes : réelle et coutumière/imaginaire et hallucinée, chaînes qui forment une constellation ou tout peut *faire* signe parce que rien ne l'est. Philippe est branché à la fois sur des repères hallucinés - filet de salive tendu au regard du soleil comme pour y découvrir un étrange arc-en-ciel, flux de cailloux que la main laisse couler, guidée par l'œil, sur le sexe - et sur les repères réels du trajet qui lui permet d'aller pisser.

Le respect du « pour-rien » se comprend aussi comme ça : le réel n'est pas structuré comme un langage. Le sens ne l'épuise pas ; qu'il le recouvre pour l'être parlant parfois et nous sommes sécurisés, mais alors se révèle la fonction de ce sens là : être un écran, et un écran.

« Nous faisons, dit Jacques, les uns et les autres un petit bout du chemin qui nous sépare. » Chemin ne veut pas dire voyage et Jacques LIN n'est pas Ronald LAING qui voyage à travers la folie. L'attention, la méfiance à l'égard du despotisme du langage est une *position*. Ni un moyen de réduire une « forteresse », ni une méthode pour « connaître » la folie. Simplement un moyen de vivre *avec* elle.

Nous sommes là ET eux aussi...

IX

NOUS sommes là ET eux aussi.

Mais eux n'y sont pour rien ni pour personne et interpellent ce « nous » pour que soit tiré au clair, parfois au moyen d'une simple pierre, ce qu'ils foutent là.

Nous sommes là ET eux aussi. Décidemment le « pour » n'y arrivera pas. Permanents de la tentative depuis sept ans, ces sept ou huit présences proches des enfants mutiques ne sont pas là pour les gamins, ni pour se libérer, ni même pour se voir : ils ne se sont jamais tous vus ensemble.

Ils ne sont pas à leur place . La place de Jacques, c'était l'usine Hispano, dans la banlieue de Paris, c'est à dire les carcasses de chars AMX le jour, et les parloirs militantes de la FGERI le soir. Depuis sept ans il nomadise au Serret, au-dessus de la route de Lassale à Anduze, trace des cartes et taille le bois.

Jacques n'est pas à sa place et il permet à Maryse de ne pas crever à la sienne de place, à l'asile où on l'avait attachée à son lit *pour* qu'elle ne se dévore pas les mains.

Solidarité sans doute - c'est un mot que Jacques accepte - mais pas vocation. Simplement Jacques *permet* ; maître mot de la tentative qui n'est jamais synonyme de tolérance ou souci de la libre expression. Jacques permet par sa seule présence à un gamin - ou à plusieurs - d'inscrire son destin et ses trajets ailleurs que dans l'espace de l'institution, c'est à dire aussi ailleurs que dans l'espace du langage.

Comment permettre ? En supprimant ce qui est *en trop*, ce qui est *pour* les gamins, ce qui transforme tôt ou tard la présence proche en thérapeute ou en moniteur. Mais aussi en respectant le *pour rien*, les ampoulades du geste non finalisé, les pleins et les déliés de l'écriture corporelle, en respectant le pour rien des choses et des gestes, ceux des gamins, ceux de nous autres.

« Par longs moments ces enfants ne regardent pas. Ils voient. Rien (ne) les regarde...

Ce petit « ne » là change tout... qu'on l'y mette ou qu'on l'enlève.

Qu'on l'enlève et voilà écrit que rien n'est pas l'absence de quelques chose, comme le silence n'est pas (que) l'absence du langage. Ce rien là peut dire ce pour quoi la terre tourne et ce silence ce pour quoi nous parlons : pour nous donner une fin »

(Ce Silence là... 1974)

Vivre avec des enfants mutiques c'est respecter ce pour rien, c'est à dire assurer des points de repère réels dans le coutumier, tout en s'assurant aussi que ce qui fera signe est toujours ailleurs, c'est à dire dans les failles du réel perçu et dans l'imaginaire halluciné.

X

A LA LIMITE il faut supposer que pour ces enfants là existe un ensemble de repères non langagiers -le corps commun - « quelque chose comme cette petite constellation, ce petit cerf-volant déchiqueté qui tressaute quelquefois sous l'arche d'un pont quand la lumière frappe l'eau. »

A LA LIMITE on peut supposer que ces enfants vivent branchés sur un seul hémisphère du cerveau : celui qui est étranger au langage, à ce qu'on dit...

Artillerie mobile de la pensée vagabonde, celle qui n'hésite pas à flâner autour de la question philosophique stupide de l'origine du langage. Supposer pour quoi faire ? Eh bien pour pouvoir précisément continuer de faire tranquillement ce qu'on a commencé il y a sept ans : la nique au langage institué, qu'il soit politique ou « scientifique. Résolument à la marge.

Et certes des concepts qui se définissent par leur usage pratique, par ce qu'ils permettent, ne sont pas des concepts scientifiques ».

Ce qui se passe depuis 1967 à Monoblet est moins de l'ordre de la recherche que de la *Tentative*. Le Serret n'est pas un laboratoire mais un radeau sur lequel les idées et méthodes servent à entretenir le rescapé dans son projet. Dès qu'elles pèsent trop lourd on les largue pour accentuer la dérive.

« Ce que je dis, je n'y tiens pas, je le jette »... « Quand je lâche un mot c'est que je n'y tiens plus. »

Voilà un usage des concepts que réprouverait l'universitaire puisqu'il est à la fois pragmatique et dépensier : Comment s'en servir et comment s'en débarrasser ? Usage dépensier et défensif puisqu'il s'agit de prévenir le danger que le réseau court à chaque moment de son histoire : Etre investi, cerné, envahi. Le radeau est une forteresse molle où les échos des langages institutionnels viennent mourir.

52

...« L'origine du langage. »

... « Il paraît que cette question l'est, stupide. Mais en voilà, là, des semblables ou quasiment, qui ne l'ont pas, l'usage de cette parole que d'aucuns disent innée. « Ils » ne l'ont pas, et faut-il dire « -trouvé » ou « reçu » ? Or, « ils » en sont décontenancés si profondément qu'on pourrait croire que le langage est notre nature même, comme on pourrait le dire du milieu qui permet l'existence d'une espèce.

Le voilà donc notre milieu naturel ? Cette jungle de mots, cette exubérance de phrases, cette légifération extravagante, ces enchevêtrements de croyances qui s'entre-nourrissent et s'entre-étouffent, ces troncs superbes rongés de chancres opiniâtre. Certes, ça y fait penser, à la nature. C'est tout comme... Mais alors, pourquoi parler de culture ? C'est la jungle, et ces jolis fruits couleur chair dans l'ombre luxuriante des feuilles de livre, c'est nous, (sus) pendus.

La jungle a ses lois et son projet. Le langage aussi, sans doute. Qu'elle et IL n'aient rien à ne foutre, de l'humain, voilà qui me semble assez vraisemblable : y a qu'à voir ce qu'il advient, bien souvent, de cette espèce jonglée par cette seconde nature advenue. »

Del.

« (De méthode)... je n'en ai jamais eu. Il s'agit bien, à un moment donné, dans des lieux très réels, dans une conjoncture on ne peut plus concrète, d'une position à tenir. Il ne m'est jamais arrivé de pouvoir la tenir plus de deux ou trois ans. A chaque fois elle était cernée, investie et je m'en tirais comme je pouvais, sans armes et sans bagages et toujours sans méthode. »

(A propos de la Grande Cordée 1967)

856

Place forte du silence où Deligny fait la concierge, gaspille du langage pour mieux se prémunir de ses effets clôturants, et où pour ne pas devenir la nouvelle victime des sacro-saintes lois économiques des institutions d'avant-garde, Jacques se propose de garder les chèvres sur les collines du Serret. La trouille du nomade c'est de ne pas pouvoir décamper un jour, d'être pris dans les filets du « réseau » publicitaire des institutions ouvertes pour enfants psychotiques. Il faut avoir les reins solides économiquement pour se battre contre le langage et l'institution et s'assurer que ceux qui sont là n'y sont pas *par* les gosses. Ni pour, ni par.

... « Pour se battre *contre* le langage et l'institution ; »

Le fin mot d'une tentative est peut-être de ne pas se battre contre, mais de prendre le plus de distance possible, quitte à signaler sa position.

Pourquoi irions-nous nous coller contre le mur ? Notre projet n'est pas d'investir la place.

Quant à se battre contre le langage, c'est se débattre alors, ce que je fais tant bien que mal envers celui qui m'advient et contre le mien « propre ». Apre lutte.

Signaler sa position... Certains diront - « pourquoi faire ? » - « Etes-vous en perte ? Cherchez-vous à rallier ? Voulez-vous la ramener et manifester ce « nous y sommes » de ceux qui tentent l'escalade d'un sommet ? »

J'appartiens au langage et c'est un monde. JE lui doit tout. Il est mon maître. De vivre proche de ces enfants là qui lui échappent, je le vois venir, et de loin. J'entends bien que mes semblables s'y fient éperdument, même et surtout dans leurs querelles. IL est structure régnante.

Si bien que là où J. J. Rousseau visait la société, je vise le langage, quitte à dire que de « la dépendance des choses qui est de nature » dépend ce dont le langage fera, éventuellement, liberté.

Et qu'il ne vienne pas me parler, le langage, d'instinct de et d'instinct de cela. Elles auraient trop bon dos, les braves bêtes. »

Del.

XI

...Deux jours de coma à la suite d'une toxicose. A. avait deux ans, enfant désiré d'une mère transie de peur mais sans reproches. Il ne s'en remettra pas : Insupportable, le silence de la présence proche, appelée dans ce moment de détresse, recouvre tout. La relation à l'autre, déconnectée, laisse l'enfant dans cette désinvolture muette de celui qui a fait l'épreuve de la mort.

Détresse à l'origine de l'autisme donc, mais que tout l'amour distribué par l'orthogénique analyste ne rattrapera pas forcément, si ce n'est par un effet de pouvoir ou de domestication insidieuse du discours analytique, véritable initiation rituelle au monde transparent régi par la parole de la mère, le plaisir du biberon et l'abondance américaine. L'amour est capable de bien des choses - L'amour ne suffit pas : voilà bien deux propositions qui se valent dans le fonds. Après tout il ne s'agit que d'une méthode, efficace pourquoi pas ? L'histoire des origines du freudisme montre de la même manière qu'une mauvaise méthode peut donner des résultats spectaculaires.

La véritable question est ailleurs : D'où parle ce discours d'amour ? Où veut-on en venir avec cette litanie moderne du Dialogue avec les mères ? En creux s'y inscrit le rêve d'une institution qui serait une « bonne famille », à la fois sécurisante, sans événements et attentive à rendre possible la renaissance d'un gamin mort à la vie sociale et la vie affective. Il s'agit là, trop clairement, d'une mise en application, à titre de politique, du principe analytique classique qui fait de la famille le modèle généralisé des institutions. Or la désintégration de la famille élargie et l'apparition de nouvelles institutions - foyers, services divers d'assistance sociale, de prévention, garderies, clubs, hopitaux, spécialistes de tous genres - mettent en place un système où les institutions deviennent des « prothèses » de la famille conjugale (cf. Recherches n°13) et où celle-ci n'est plus le modèle symbolique universel s'il l'a jamais été. C'est dans ce système qu'il est légitime de se mettre en quelque sorte de l'autre côté du miroir, et d'analyser, outre la version institutionnelle de l'espace familial (psychanalyse, anti-psychiatrie) *la version familiale de l'espace institutionnel*. En d'autres termes, si les limites de fonctionnement social, symbolique ou culturel de la famille sont fixées par le jeu des autres institutions, il est légitime de se demander si elle n'en est pas l'exacte reproduction parfois et toujours la surface d'enregistrement.

Exacte reproduction puisque voilà un espace où le principe de la prise en charge de tous les besoins a parfois pour conséquences que l'enfant y est « surveillé constamment », qu'entre surveillants et surveillés il n'y a de points de contact « qu'officiels et stéréotypés » ; un espace où les intentions du personnel de surveillance ne sont pas transmises au reclus, où « celui-ci est tenu dans l'ignorance des décisions qui le concernent sous différents prétextes », où « le travail n'a pas la signification qu'il a dans la vie normale »...

Ces caractères retenus par Goffmann (*ASILES*) pour décrire l'institution totalitaire (Foyers, Asiles, Prisons, Casernes, Couvents) personne n'a jugé bon d'en retrouver la trace dans la famille conjugale moderne et d'en tirer les conséquences sur la nature du père moderne et plus particulièrement du père petit-bourgeois.

Surface d'enregistrement en tous cas la famille l'est inévitablement par sa place dans le réseau d'institutions destinées à socialiser l'enfant. Inscrite dans ce réseau elle fonctionne tout naturellement avec ses mécanismes, à la fois cernée et traversée de part en part par ces infinitifs qui ont fait les institutions de toujours : protéger, surveiller, occuper, soigner ou prévenir et qui sont autant de formes que prend aujourd'hui l'amour de père. Formes historiques répercutées dans la famille par l'ensemble des spécialistes de l'enfance qui se trouvent être ceux de l'infantilisation (cf. *FERDYDURKE*) L'idée d'enfance est historique comme est historique l'idée d'un enfant dont il faudrait prendre en charge tous les besoins et planifier les activités.

La fonction première de ces institutions et de ces spécialistes c'est d'investir la cellule familiale pour la conseiller et l'assister même si sa fonction apparente mais seconde consiste à recueillir les laissés pour compte de la famille : Délinquants = fils de parents désunis ; Cancres = mal-élevés ; Phychotiques = non désirés LES MAL AIMES

Pourtant, dans ce réseau que vaut l'amour d'une mère ? La psychanalyse a fait du désir de péré mère une réalité sans histoire à tel point que de sa nature pouvait dépendre toute une existence. En même temps l'amour de péré mère devenait si profond et si puissant qu'il échappait à toute autre loi que la sienne propre. Pourtant une mère accouche à l'hôpital, fait soigner son gosse par un pédiatre ou consulte le Dr Spock, le mène à la garderie ou à l'école, s'inquiète de l'occuper et surveille son « évolution » avec, dans la tête, toute la trame des stéréotypes institutionnels qui lui sont prodigués. Avant même que l'institution puisse « mater » un enfant qu'elle a recueilli, c'est la mère qui a fait, l'infirmière ou l'éducatrice parfois sans plus d'amour qu'il n'y a de beurre dans la cuisine des hôpitaux.

De même qu'a fait la psychanalyse de l'effacement réel et de l'éclatement proclamé de la fonction de père ? Elle s'en est sortie par la superposition au père réel (qui, à l'évidence n'est souvent qu'une lavette) d'un père symbolique véhicule de la parole absolue, celle de Dieu à la limite qui peut seul dire : « Je suis ce que Je suis » (Lacan). Or, précisément ce père symbolique n'est plus (a-t-il jamais été autre chose ?) qu'une collégiale ou un concile, un conseil des ministres du pouvoir, comme on voudra. Cette parole absolue n'est que l'abstraction vide qui correspond aux figures multiples et réelles du prêtre, de l'instituteur, du médecin, du militant. Le « métier de père » est devenu difficile parce qu'il suppose un recyclage véritablement professionnel, une polytechnique d'éducation. Donc il faut peut-être trois générations pour faire un psychotique - et un psychanalyste qui est seul à pouvoir le soigner puisque, cumular d'institutionnel, il est à la fois prêtre, père, éducateur, et médecin tout en se gardant de l'être - mais il suffit d'une société où la prise en charge de tous les besoins de l'enfant est devenu religion et s'est démultipliée en autant de tâches spécialisées pour que ne restent du désir, de l'amour, de la parole d'une mère que ces stéréotypes dépersonnalisés dont les gestes de l'enfant autistique se font le miroir. Gestes morts et réitérés en écho d'une parole morte... « Y a quelqu'un ? »... Non . Le psychotique non plus n'y est pour personne. Il a fait le mur et se promène.

Et l'hôpital non plus n'existe pas pour grand monde. Surtout pas pour les psychanalystes qui attendent sagement à la porte de cette institution qu'ils prennent encore pour le foyer familial, la maisonnée de toujours. En attendant ils tripotent un triangle et la prennent pour un passe. Ceux là ça fait belle lurette qu'ils se seraient faits bouffer par le sphinx : ils se gourrent toujours d'énigme.

Ce morcellement de péré mère, excentrique et extraverti, coupé par « des coupures non familiales », Deleuze et Guattari l'ont déjà souligné dénonçant le familialisme psychanalytique. La question posée étant de savoir si les déterminations familiales ont « un rôle initial d'organisateur ou de désorganisateur symbolique » ou si les figures parentales ne sont pas plutôt « des inducteurs ou des stimuli de valeur quelconque ». Pour notre part nous ne sommes pas sûrs que les stimuli familiaux n'aient qu'une valeur quelconque. Nous ne sommes pas sûrs, non plus que la « libido » investisse directement le champ social ou historique. Après tout, la libido ici n'est que la résurrection d'un principe unique d'explication, métaphysique de surcroît, analogue à la *praxis* qui a fait les délices humanistes des années 50, quelque chose qui fait tout et ne ressemble à rien (cf. l'utilisation qu'en fait F. Fourquet dans le n°14 de *Recherches* : l'idéal historique).

Ce qui est sûr par contre c'est que les institutions investissent, non au sens économique et libidinal du terme, mais au sens territorial qu'emploient policiers et militaires, quadrillent le champ familial à tel point que chaque pouce de terrain y est occupé et colonisé. La psychanalyse persiste à penser et à faire comme si la famille était un terrain resté en friche, une terre vierge depuis Œdipe.

Isaac JOSEPH

...« J'écrivais hier à un psychanalyste que je comprenais fort bien que Freud ait eu l'idée de se mettre derrière le patient. Il s'épargnait ainsi les jeux de face de celui dont il était l'interlocuté. Grande audace de sa part que ce volte face, car enfin à quoi bon se laisser vitupérer ou implorer par quelqu'un là qui vous prend pour quoi ?

Mais l'erreur alors venant sans doute de toute une vie d'étudiant, a été de se mettre à prendre des notes : — « Professeur, moi ? mais non, mais non » Mais quoi ? — « Etudiant : je note ce que vous dites, monsieur dame souffrant »... Alors qu'il n'y avait qu'une chose à faire : jouer au 421, tout bravement. Pas avec le patient. Avec qui alors ? Tout seul, pourquoi pas. De quoi se faire la main et devenir un professionnel du 421.

Ceci disant, je crois que je rends compte de ma propre position, et il n'y a pas si loin du 421 aux cartes d'ici ; tout au long de la grande cordée (et de la tentative d'Armentière) les parties de 421 allaient bon train, au bistrot du coin, et même ici où nous étions, assiégés par des enfants qui se présentaient comme autant de cas particulièrement graves.

Pour en revenir aux cartes et à « la révolution du printemps 74 », le dé n'est pas loin. Il s'agit de quoi ? Du geste qui permet. La pierre (dite au Séré pierre à tirer au clair) permet de pré(voir). Ce qui va se passer par là-dessus y « pré-passe ».

C'est donc là que se joue que le coutumier soit ou non routinier. Il est assez flagrant que, pour Janmari, s'y décide ce qui est à faire sur le champ. Sur le dé il n'y a rien de tracé, rien d'inscrit. Le dé est jeté sur la pierre, Janmari s'y précipite vers telle ou telle tâche coutumière. Aucune priorité accordée par « lui » à ce qui plairait davantage à ce « lui » là ; la vaisselle passe allègrement avant le déjeuner qui l'attend. Pas l'ombre de « je » dans l'affaire. Mais n'est-ce pas le projet du jeu que d'empiéter sur les « je » qui jouent, de les acculer à un presque rien de gouverne, le triomphe alors n'en étant que plus éclatant de par le fait que le hasard s'en mêle et s'avère être l'allié de celui-là plutôt que de tel autre.

Dans le jeu d'ici, dé jeté sur la pierre, et sur le dé rien d'inscrit, personne ne gagne contre personne. Le hasard n'est ni grâce ni Providence. Il ne se fait remarquer au profit de l'un ou de l'autre. Et à vrai dire dans cette affaire, de hasard il n'y en a sans doute pas du tout. Quelque chose (se) décide à l'aiguillage du coutumier, preuve que l'humain n'est pas qu'effet de langage.

Quant au hasard, pas étonnant qu'il disparaisse dès lors que s'effacent les prétentions de la conscience. Plus personne n'est là qui puisse se targuer de l'empêcher, le fruit de ce quasi-larcin.

Et ne croyez pas pour autant que toute joie soit absente de l'évènement. Ce serait méprise. »

lettre (à I. Joseph, le 5 octobre 1975).

...« C'est en permettant à l'enfant de quitter les structures (scolaires, soignantes) pensées pour lui, mais non avec lui, qu'on le mettra de la façon la plus sûre en position de nous dire « ce qui est bon pour lui ».

Ce que l'« inadapté » réclame, c'est le droit de prendre en main son destin. *L'échec* peut être une façon de réussir sa vie à partir du refus de nos valeurs, y compris celles inhérentes au travail : certains vivent ainsi dans les lieux peu habités, se contentent de peu, sont heureux d'un rien, un rayon de soleil, l'eau d'une source. De ressources matérielles ils n'en ont pas (hors une pension modeste versée par leurs parents). Cette vie oisive constitue un choix que nous ne pouvons pas faire *à la place de l'enfant*. D'ailleurs ce choix laisse entier le problème de l'avenir de ce type d'enfants, une fois les parents disparus (ils courent le risque à ce moment là de se trouver repris par l'asile). »

Maud MANNONI : *Les Exclus*. (T.M. Nov. 74)

Peut être s'agit-il, dans ces lignes qui ne nous sont pas du tout adressées, de ce lieu-ci entr'autres, repérable au nom de l'idéologie qui y va de son souffle dans le vieux mot de libertaire qui a pour moi cet éclat que les vieux chaudrons ont en commun avec les clairons.

A tout moment il faut le récurer, ce cuivre là que certains pensent tout juste bon pour que l'antiquaire le récupère, ou le ferrailleur. Mais pourquoi le serait-il, oisif, ce nous-là libertaire ? Ce que j'en vois, c'est qu'il s'agit d'individus qui vivent un peu à l'infinif, ce temps de la patience à vrai dire infinie, mais non point dépourvus de projet, même si l'objet de ce projet n'est pas cet « il » « qui court le risque de se retrouver repris par l'asile », ce qui ne peut avoir lieu que si ce « nous » là est lui même repris, mais par quoi ?

Il me semble que se font milliers et millions ceux qui s'avisent qu'on peut l'être « heureux d'un rien ». Mais pour qu'il ait lieu ce « rien » là, il faut se lever de bonne heure, ce que nous faisons, et, en réalité, c'est la guerre, mot qui vient là alors que d'autres parleraient de lutte.

Outrance de vocabulaire : libertaire. Et je les connais bien les foudres qui

s'en provoquent de ce mot là agité par ces temps-ci et par tous les temps d'ailleurs.

Reste qu'il y a le pouvoir des mots, et qu'il y a ce rien là dont on peut espérer qu'aucun pouvoir, aussi puissant ou subtil soit-il, n'arrivera à le résoudre, à le dissoudre, car alors ce serait la fin. Pour l'avoir atteinte, sa fin propre, le langage n'aurait même plus lieu, l'humain n'étant peut-être pas autre chose que ce RIEN là qui rend tout heureux, cet autiste proche qui vit là de par nous.

« LE LANGAGE A UNE DROLE DE GUEULE »

« Arrivé en plein cœur de la montagne Tarahumara, j'ai été saisi de reminiscences physiques tellement pressantes, qu'elles me parurent rappeler des souvenirs personnels directs ; tout, la vie de la terre et de l'herbe, en bas les découpures de la montagne, les formes particulières des rochers et surtout le poudroïement de la lumière en échelons dans les perspectives jamais terminées des sommets (...) tout me parut représenter une expérience vécue, déjà passée à travers moi, et non la découverte d'un monde étrange mais nouveau ; tout cela n'était pas nouveau.

(...) Je ne crois pas à l'imagination absolue, je veux dire celle qui fait quelque chose de rien, pas une image mentale qui ne me paraisse être le membre détaché d'une image déjà agie et vécue quelque part.

(...) Il y a au Nord du Mexique à quarante huit heures de Mexico une race de purs indiens rouges, les Tarahumaras (...) le communisme existe chez elle dans un sentiment de solidarité spontanée. Si incroyable que cela puisse paraître, les indiens Tarahumaras vivent comme s'ils étaient déjà morts.

A. ARTAUD « les Tarahumaras »..

« Quand on se met du côté des délinquants, des fous, des lycéens, la justice, l'école, l'asile, ont une drôle de gueule ; et bien, de la même façon, quand on se met du côté des mutiques, c'est le langage qui a une drôle de gueule. »

C'est je crois les premiers mots que nous a adressés F. Deligny quand en avril 1974 I. Joseph et moi en quête d'un article pour LIBERATION, étions allés le voir. Ces mots en guise d'introduction étaient particulièrement bien choisis.

SE METTRE DU COTE DES MUTIQUES. Au temps de la Grande cordée, Deligny s'était ainsi mis au côté des délinquants. Se mettre du côté, ou encore avoir à faire avec. C'est cette rupture qui donne naissance à la *Tentative*, et c'est d'elle que vont se déduire la méfiance, la mécréance, envers le langage, ses effets, et ceux qui en font profession.

LE LANGAGE A UNE DROLE DE GUEULE. C'est l'affirmation de cette vérité pas toujours bonne à dire que le langage est un système autoritaire, qui, à l'image de toute autre institution, réprime, chasse, enferme. Recherche d'une autre chose que le langage, guerre déclarée : la position est quasiment insoutenable. Comment en effet lorsqu'on est fabriqué, pétri, traversé par le langage, et qu'on le sait (comme tout un chacun à Monoblet) supporter l'affirmation vivante que sont les mutiques qu'il y a autre chose que lui ?

C'est le mot *tentative* qu'ils ont choisi pour signifier cette guerre ; c'est le *réseau* qu'ils ont adopté comme mode de liaison pour mener cette tentative. C'est l'image du *Radeau* qui définit le mieux pour eux la position dans laquelle ils sont : embarqués, tous, mutiques et parlants, sur l'embarcation la plus élémentaire possible. Sans voiles. Attentifs seulement à la dérive qu'entraîne leur présence réciproque.

LACAN : « l'autre est donc le lieu où se constitue le « je » qui parle (...) Le sujet est un effet du signifiant (...) Il n'y a d'inconscient que chez l'être parlant. »

Deligny s'y retrouve assez bien dans ces affirmations. Ainsi, impossible d'appliquer à Janmari les formes pronominales. Il SE lave. Il SE regarde. Il SE tait. Il SE balance... Il n'y a pas de SE, pas de moi, pas de quelqu'un. Pourtant pas d'agressivité, d'amour ou de peur. « RIEN NE LE REGARDE », dit Deligny. Ainsi Philippe qui pendant plusieurs jours ne peut pisser « parce que l'envie ne suffit pas à le faire » explique Deligny. Il faut pour cela la présence de repères, tout une « constellation » de repères, dont l'absence, malgré l'instinct ou l'envie physique, paralyse toute action. Des repères non langagiers et qu'au contraire, le langage camoufle, refoule. Ce que tente le réseau, c'est de *laisser* aux enfants mutiques, le temps, l'espace, l'ordre des choses, nécessaires à ce repérage : Michel cherchant le vent, et se posant, le visage haut, face à lui ; Janmari, sourcier incomparable, qui reste des heures au dessus d'une rivière, fasciné (est-ce cela ?) par le fil de l'eau ; ou encore ces lieux toujours les mêmes, où durant des heures les mutiques s'installent dans un balancement interminable, et qui se révéleront être — par les cartes — les lieux de croisement des trajets coutumiers des gens de la maison.

Subversive. L'expérience du réseau l'est assurément. Pour cette raison donc, que la présence d'un être mutique est subversive. A la façon du réel (pas de la réalité !) cette présence vient caramboler les certitudes les mieux installées. Elle s'impose au « parlant » comme insupportable puisqu'elle remet en cause le sol même sur lequel nous nous sentons tant bien que mal, en sécurité : le moi, le « je » inévitable du sujet parlant auquel le langage interdit, en retour, tout accès au réel.

« ARTAUD : « C'est par la révolte contre le moi et le soi que je me suis débarrassé de toutes mauvaises incantations du Verbe (...) le moi et le soi sont ces états catastrophiques de l'être où le vivant se laisse emprisonner par les formes qu'il perçoit de lui (*Lettres de Rodez*). »

G. BATAILLE : « L'idée du silence (c'est l'inaccessible) est désarmante ! Je ne puis parler d'une absence de sens, sinon lui donnant un sens qu'elle n'a pas. Le silence est rompu puisque j'ai dit... Toujours quelque LAMMA SABACHTANI finit l'histoire ! et crie notre impuissance à nous taire : je dois donner un sens à ce qui n'en a pas : l'être à la fin nous est donné comme impossible. » (*L'Expérience intérieure*). »

Dans une certaine mesure c'est ce défi que le réseau relève. Défi impossible ; même si l'on dérive on ne peut perdre de vue la rive, mais défi qui par l'extrême mobilité de ses approches, oppose aux effets d'institutionnalisation que produit le langage la meilleure *résistance* possible. Guérilla donc qui peut marquer des brèches dans l'empire du sens, et qui peut par le biais de toutes sortes de stratagèmes, d'avancées et de replis tactiques, dessiner (Tracer ?) en creux, en marge, le corps. Le corps et ses repères, le corps et son espace. Ainsi les cartes, la pierre à mettre au clair, le dépliement large des travaux coutumiers dans l'espace et le temps, le déploiement en rite pour Rien, d'un certain ordre des choses.

De ce que l'on peut voir à Graniers, comme au Serret (le rythme de vie, le type d'attention portée aux objets, aux choses, aux éléments), se dégage, une ressemblance. On pense aux peintres : Matisse, Cézanne, etc... lorsque passés l'âge des convulsions, ils se mettent à peindre, dessiner, de sang-froid — pourrait-on dire — et surtout à se méfier des « théories » picturales trop vite bâclées pour les besoins de la cause.

Les cartes y sont pour beaucoup. L'atelier d'abord, où le plus souvent Gisèle travaille, semble devenir depuis quelques temps un des lieux privilégiés. Certes, on ne dessine pas qu'à l'atelier, mais c'est là que le Tracer prend (ou plutôt perd) tout son sens. Les meubles construits par Jacques pour exposer, soutenir, installer les cartes (celles qui sont faites comme celles qui sont en cours) donnent le ton. L'attention n'est pas portée sur la carte elle-même, mais sur le *tracer*. C'est le tracer qui y est littéralement « en chantier ». Pour ce faire on y déploie la surface, on l'y déploie de la même façon qu'on déploie les travaux coutumiers dans l'espace de la garrigue. Petit à petit la carte devient (même si à l'origine cela a été pour les besoins du film) démesurée... ou plutôt hors mesure, comme si l'on voulait déjouer les effets de fermeture, de sens qu'impose le cadre.

Il y a un plaisir, une attention portée au *tracer* (à l'infinitif) et partant aux outils, aux crayons, au support, à la main, qui sont ceux du dessinateur ; et non du géomètre ou du fabricant d'images. Surtout chez Deligny qui, lorsqu'il parle, a toujours devant lui une ou plusieurs feuilles de papier blanc : viendront s'y inscrire au cours de la discussion quelques traits, que l'on aura vu naître, avant même qu'ils ne soient, au moment où sa main empoignant le crayon choisira l'angle d'attaque ou l'ampleur de la courbe. Les outils sont à l'avenant. Leur forme, leur transformation, révèlent les gestes qui les utilisent. La surface aura à rendre ses lois, ses dimensions possibles.

Les cartes sont ambivalentes. D'une part elles sont là pour représenter (RE-présenter) c'est comme telles qu'elles servent aux parents. Elles doivent donc pouvoir « enregistrer » et *à la fois* « rendre visible » des changements, des transformations. C'est-à-dire que ces transformations, ces changements ne se donneront pas à lire dans une CARTE mais dans la *totalité* des cartes : on n'a pas affaire à une écriture mais à une transcription. D'autre part elles sont aussi le produit d'un TRACER, c'est-à-dire que telle ligne, tel point, telle courbe, telle nuance de gris, telle épaisseur de trait relève (révèle)... non seulement (d') un projet mais aussi (de) la propre logique du *Tracer* lui-même : surface, main/outil, corps. Il faut que la main elle aussi soit libre du poids du sens et des effets du langage. Ce qu'alors re-présente, rend visible le dessin, c'est la surface, la main, le corps qui le porte.

Trajet de la main sur le papier, tracer des corps sur le paysage : TRACER et TRANSCRIRE s'engendrent l'un l'autre d'un même silence, comme dans le même temps ce silence s'engendre, en creux, de leur impossible juxtaposition. Il y a comme une volonté folle de vouloir épuiser le réel dans les cartes (qui se présente alors comme de véritables « Tableaux de Chasse », tout y est mitieusement reproduit) volonté du même type que celle qui anime la plupart des peintres que l'on a appelés « naïfs » et qui paradoxalement est une glorification du sens. Comme si le réel et ce qui le nomme ne pouvait faire plus qu'un. Le réseau se trouvant alors dans la position originelle et mytique d'Adam et Eve nommant pour la première fois le monde qui déploie et défile devant eux, et dans le même temps qu'ils nomment le possèdent. Mais aussitôt la *main*, le *tracer* viennent subvertir ce qui deviendrait alors de nouveau le carcan du sens et lui imposer une « dérive » telle que le tableau et ce qui est dessus ne compte plus que « pour du beurre » comme dit l'expression, et peut tout aussi bien sur le champ être abandonné. TRACER et TRANSCRIRE s'engendrent l'un l'autre de ce qui fait leur différence, et du fait que cette différence est pointée attentivement dans le *tracé* et les dérives (produites par l'un et l'autre) qui deviennent visibles.

C. JAGET